



CATHERINE GIDE
1923-2013

FONDATION
Catherine Gide.

ISBN 978-3-033-04049-6

CATHERINE GIDE
1923-2013

© Fondation Catherine Gide, 2013.

www.fondation-catherine-gide.org

Avec le soutien de la Fondation Catherine Gide
et de l'Association des Amis d'André Gide.

Conception graphique et coordination :
Ambre Fuentes | ambre.fuentes@laposte.net

Couverture : Catherine enfant, venant d'écrire
une lettre au Père Noël.

CATHERINE GIDE
1923-2013

Témoignages réunis par Peter Schnyder

FONDATION CATHERINE GIDE

Un *in memoriam* partagé

Ubi est, mors, victoria tua ?

Ô mort, où est ta victoire ?

I. Cor., XV, 55.

Les réactions à l'annonce du décès de Catherine Gide – survenu dans la soirée du 20 avril 2013 – ont été si spontanément chaleureuses et amicales que j'avais à cœur de les réunir, avec l'aide de la Fondation qu'elle a créée, afin de les partager sans trop d'appréts avec la famille et les amis lors de son inhumation dans le caveau familial au cimetière du Lavandou.

C'est à Monsieur le Maire du Lavandou que le premier exemplaire a pu être remis.

Au nom de la famille et en mon nom propre, je tiens à exprimer ma profonde gratitude à tous les contributeurs de cet hommage vivant. Grâce à vous, ce merveilleux kaléidoscope de témoignages et de souvenirs restera un miroir fidèle de ce que Catherine a été pour nous.

Toute ma reconnaissance à Ambre Fuentes, qui a préparé cette version, revue et enrichie.

À Saint-Clair, en mai 2013.

P. S.

Peter SCHNYDER

Olten / Mulhouse

LA VOIX DE CATHERINE

Le hasard peut jouer, mais il faut des intercesseurs. Pour ma part, j'ai découvert Gide grâce à Pierre-Olivier Walzer, mon professeur admiré à Berne. Dans son séminaire intitulé « Aspects d'André Gide », il nous avait montré la complexité de l'écrivain. C'était en 1970.

Tant et si bien que, quelques années plus tard, ma décision était prise : je me proposais d'écrire une thèse sur cet auteur (alors encore relativement peu étudié à l'université). Un jour, Walzer me dit : il faudra aller voir Catherine Gide. Ma réponse : « Jamais je n'oserais la déranger. »

Mais j'ai tout de même eu le courage de lui écrire pour lui demander des autorisations. Ainsi, dès les années 1980, je commençais à recevoir quelques billets et lettres de la main de Mme Gide. Elle m'appela aussi de temps à autre et je me dois d'insister sur ceci : la sonorité de sa voix, son timbre, son débit même n'ont tout de suite conquis ! Cela n'a l'air de rien, mais c'est comme un fil conducteur qui m'a permis de me sentir proche d'elle, de l'aimer avant même de

l'avoir rencontrée. Elle avait la voix de quelqu'un qui aime passionnément la vie ! En somme, elle m'encourageait comme elle faisait et fera souvent, et les gens n'ont pas idée à quel point cela peut être stimulant de la part d'un ayant droit ! Un beau jour, elle me fit parvenir un dossier de presse à partir duquel j'ai pu présenter l'accueil de la Petite Dame en Allemagne. À cette époque, je connaissais déjà Eric Marty et Raimund Theis, deux gidiens éminents qui étaient dans l'intimité de Catherine. Tous deux ont servi d'intercesseurs, le premier en faisant de moi un portrait pas trop déplaisant, le deuxième en lui permettant d'avoir mon portrait grâce au prospectus pour l'édition allemande des *Œuvres* de Gide en 12 volumes pour laquelle il m'avait recruté.

De fil en aiguille, on s'écrivait de plus en plus régulièrement, on s'appelait aussi, et à chaque fois, je me sentais proche d'elle du fait de sa voix si chantante, si jeune. (Plus tard, quand je faisais une étude sur *Connaissance de l'Est*, elle a lu tout le livre à haute voix – et c'était pour moi comme une nouvelle interprétation de ces poèmes si difficiles. Récemment, elle a accepté de lire un texte dans le film de Raphaël Dupouy sur Henri-Edmond Cross : nous sommes plusieurs à rester sous le charme de sa voix.)

Un beau jour, Catherine m'a invité à Cabris. Elle m'avait appelé spontanément : de retour de Florence, je devais repartir

aussitôt; je suis resté juste une heure dans mon appartement – mais elle avait réussi à me rejoindre dans l'intervalle; cela m'a paru si extravagant que j'ai accepté! Arrivé aux *Audides*, ce furent tout de suite les travaux dans le jardin, puis des promenades à Caussols et dans les environs! Finie la vie douillette de citadin... Ce qu'elle aimait par-dessus tout, à cette

époque, c'étaient les promenades nocturnes, et tant mieux si on se perdait un peu... Cela n'a pas changé par la suite, et, plus d'une fois, elle avait les jambes ensanglantées à cause des ronces dont elle sortait avec ses chiennes ahanant. Elle a même pris quelques risques et eût pu se perdre pour de bon. Un beau soir d'été, ne la voyant pas resurgir sur



Discussion
humano-canine :
Catherine Gide à Cabris
avec Milena.

les hauts de Cabris où elle avait préféré quitter le chemin, nous étions sur le point d'alerter la police.

Pour ma part, j'aimais de plus en plus cette femme si nette, si directe, si cultivée tout en étant très drôle et toujours tellement passionnée devant le spectacle de la vie! Des séjours à Neuilly ont

suivi, puis Catherine est venue à Olten – en voiture de sport et avec Cyrène, sa bergère picarde, encore jeune. Le Jura lui a plu et elle a pris le parti, à ma grande joie, d’y rester. Elle avait subi, quelques années plus tôt, deux épreuves graves : la mort accidentelle de son fils Nicolas et le décès de son mari, Pierre Desvignes.

Ceux qui l’ont connue savent à quel point elle était authentique. Sa voix inoubliable mise à part, toutes ses qualités partent de là. Je laisse les amis énumérer quelques-unes.

Avant de devenir ma femme, Catherine était pour moi une amie. Elle est toujours restée « ma Catherine ». Son affection pour moi rendait mon attachement à elle infini. Nous avons vécu ensemble pendant près de vingt-cinq ans, indépendamment de notre différence d’âge, dans une entente cordiale et une complicité merveilleuse. C’était ça : Catherine était une complice. Nous nous entendions à demi-mot. Petit à petit, elle acceptait de rompre son silence et de parler de son père, de sa mère, de ses grands-parents. Cela lui a permis de mieux comprendre et supporter son enfance, sa jeunesse, certes difficiles. Héritière courageuse, elle avait pris sur elle de garder intactes les archives de son père pendant plus d’un demi-siècle. Afin d’éviter leur dispersion, elle a créé une Fondation qu’elle a présidée depuis sa création

pour promouvoir des travaux d’art ou d’érudition autour de Gide.

Elle avait un grand cœur. Elle ne partait pas aux malheurs des uns et des autres. Sa présence rendait l’existence autour d’elle plus légère. Sa vitalité était contagieuse. Bonne cuisinière, parfaite maîtresse de maison, elle était capable de lire un livre par jour. Pas question de le lui repasser pour la narguer : elle se souvenait parfaitement de ce qu’elle avait lu, avec un jugement très sûr. Mais en même temps, elle aimait les siens, ses chiennes, la nature (sauvage), les promenades (si possible non balisées), les fleurs (qu’elle connaissait si bien). Une de ses passions : chercher les champignons.

Catherine aimait la vie. Elle savait vivre et elle savait transmettre sa joie de vivre.

Sa disparition me laisse dans un grand vide.

Peter Schnyder



David et Maud

Voisins de Catherine

CATHERINE GIDE « SAUVAGE ET SOCIABLE »

De début janvier 2008 à fin mars 2013, nous avons eu le rare plaisir humain de fréquenter Catherine à de nombreuses reprises, cela dans le cadre de relations dont il n'est pas utile de rapporter ici ni la genèse ni la trame. En tout cas, au fil des ans, se sont noués, entre nous trois, des rapports qui nous laissent désormais, à tous deux, des souvenirs irremplaçables.

De discussions en promenades avec Catherine, nous avons été conduits à éprouver à son endroit une amitié vive et, pour tout dire, une affection profonde. Toutefois, nous ne voudrions pas nous avancer plus que de raison au sujet d'une possible réciproque, laquelle, par bien des points, demeurera toujours conjecturale à nos yeux. Catherine n'appréciait pas les grandes effusions, les bises ostentatoires et autres déclarations tonitruantes. Ne se répandant donc

jamais, elle manifestait son attention de manière plus subtile, ce, dans un sourire, un regard, une parole, un geste, une jolie fleur des champs cueillie et offerte, etc. Mettons alors que nous avons l'impression qu'elle avait fini par nous apprécier en espérant, à écrire cela, ne pas trahir ses sentiments.

Quoi qu'il en soit, elle nous a fait cadeau, au cours de ces années, de sa culture prodigieuse, de la vastitude de ses passionnants souvenirs, de sa réelle gentillesse et aussi de son optimisme bien tempéré, mais indestructible. On aurait aimé y être exposé plus longtemps. On souhaite évidemment avoir pu, de notre côté, lui apporter quelque chose, ne serait-ce qu'en termes de présence. Cependant, dans la mesure où la dissymétrie entre ses qualités et les nôtres était patente, on comprendra sans difficulté à quel point nous resterons ses débiteurs.

C'est à apurer un peu cette dette humaine, sentimentale et intellectuelle que le texte qu'on va lire s'essayera. Il n'a, pour nombre de raisons, pas l'ambition de constituer une image exhaustive de la fille d'André Gide. D'abord, sa famille et d'autres proches s'y emploieront mieux que nous deux. Ensuite, les auteurs, parfaitement au fait de leurs limites, n'ont ni les moyens de broser un portrait pénétrant ni ceux de le faire dans une langue qui en soit digne. Enfin, Catherine, dans divers ouvrages

Catherine Gide
avec Sophie Lambert
à l'île de Ré en 1953.

ou entretiens, avait déjà livré d'elle ce qui lui semblait essentiel et suffisant.

Par conséquent, un tel écrit se veut humblement le recueil de remarques éparses, partielles et partiales, mais sincères, réalisées, à leur manière bien maladroite, mais en respectant la discrétion de Catherine, par deux personnes qui ont eu la chance de la côtoyer régulièrement plus de cinq ans durant.

Sans donc trahir aucun secret, on voudrait fournir ici quelques éléments de la personnalité de Catherine, au moins ceux que nous avons pu percevoir – ils ne disent pas tout d'elle, il s'en faut de beaucoup, mais peut-être seront-ils susceptibles de confirmer des observations réalisées par d'autres, voire de combler certains vides (pas tous, fort heureusement, parce que le joli mystère de ce qu'elle fut appartient pour toujours à Catherine seule).

Puisse ce modeste témoignage contribuer à rendre compte du personnage éclatant et attachant qu'était Catherine et, par voie de conséquence, à faire saisir à quel point sa disparition, le 20 avril 2013, laisse aussi brisés que démunis toutes celles et tous ceux qui l'ont rencontrée puis aimée.

Au cours d'une discussion à bâtons rompus que nous eûmes avec elle fin 2012, Catherine avait noté que ce qui la résumait bien, au fond, c'était, selon ses propres mots, la coexistence dans

ses dispositions d'un aspect à la fois irréductiblement «sauvage» et d'un autre intrinsèquement «sociable». En dépit de ce tiraillement, elle bénéficiait pourtant d'un caractère égal (heureuse nature dont elle avait conscience et de laquelle elle tirait grande satisfaction) et pas du tout colérique. En d'autres termes, sa personnalité était remarquablement forte, mais pas tonnante.

Certes, Catherine était secrète (non par coquetterie, mais parce qu'elle avait appris à se protéger), cependant, cela ne l'empêchait point d'être pleine d'attention à l'endroit d'autrui (aussi était-elle constamment soucieuse du sort de tous ses proches). Le don de sa confiance n'était pas immédiat (exposée par la célébrité de son père, elle savait tout le parti qu'il y a à tirer de la circonspection comme de la mise à distance, au moins dans un premier temps), mais, avéré, celui-ci constituait un baume magnifique pour l'heureux bénéficiaire. Simplement, avait-elle horreur des personnes un peu trop curieuses, de ces gens qu'elle qualifiait d'«entrants». Ce terme qu'elle considérait comme typique du sud de la France la rattachait, avec tant d'autres choses (telle la connaissance de certains patois locaux), à cette région, région qu'elle connaissait bien et depuis longtemps, qu'elle aimait et à laquelle elle ressemblait par maints aspects. Elle avait, effectivement, quelque chose d'éminemment solaire.

Mais Catherine était aussi très pudique (pudibonde en aucun cas), très *british* de toute façon. D'ailleurs, son anglais était d'une beauté et d'une perfection extrêmes (sa manière de dire le mot « *cake* », par exemple, en disait long à ce sujet), celles d'une seconde langue apprise tôt et aux meilleures sources. Cette manière d'anglophilie qu'elle avait héritée de ses parents (notamment d'Élisabeth Van Rysselberghe, épouse Herbart) et grands-parents (particulièrement de Maria Van Rysselberghe, née Monnom) s'apercevait sans doute également dans son extraordinaire sens de l'humour voire de l'absurde (qui était, entre autres, cause de l'intérêt tout particulier qu'elle éprouvait à l'endroit de l'extraordinaire dessinateur Chaval,

dont le pessimisme railleur et tendre l'enchantait).

Ainsi, s'amusa-t-elle beaucoup, tout comme nous, lorsqu'un après-midi de la fin août 2012 nous lui fîmes part d'une remarque particulièrement comique formulée par son père à propos de l'emploi, parfois seul « convenable » d'après lui, de « par contre », remarque que nous avions glanée dans *Attendu que...* :

« Trouveriez-vous décent qu'une femme vous dise : "Oui, mon frère et mon mari sont revenus saufs de la guerre; en revanche j'y ai perdu mes deux fils"? ou "La moisson n'a pas été mauvaise, mais en compensation toutes les pommes de terre ont pourri"? »

Car Catherine aimait rigoler et son rire était fort beau, incroyablement rafraîchissant, gai, cristallin, enfantin au meilleur sens du terme, communicatif enfin, même si elle semblait le retenir ou l'écourter parfois, comme gênée de trop se montrer.

Au vrai, Catherine possédait, au plus haut point et sans aucune mièvrerie, une foncière et fondamentale joie de vivre (ce qui ne signifie pas qu'elle ignorait les affres de l'angoisse, loin de là) en dépit des difficultés, épreuves, peines et



André Gide photographié par Catherine Gide lors d'un pique-nique dans la Vallée d'Aoste, 1947.

pertes (il n'est qu'à songer à celle, prématurée, de son fils Nicolas) qui avaient jalonné sa vie exceptionnelle. En outre, elle avait en partage beaucoup d'esprit, de là une disposition efficace pour le trait voire pour la flèche (généralement hilarants), ce dont elle faisait mine de s'étonner d'ailleurs (avec un petit sourire en coin) quand on lui en faisait la remarque.

Catherine était très digne, toujours élégante, mais jamais pompeuse parce qu'elle ne se prenait pas vraiment au sérieux, d'autant moins d'ailleurs qu'elle était extrêmement capable d'autocritique (le plus souvent infondée), d'où le fait qu'elle ne se considérait nullement comme une intellectuelle (à tort, dans la

mesure où elle était exceptionnellement intelligente et vive).

En réalité, elle était nantie d'une large culture, souvent confondante, voire intimidante, culture devant sans doute beaucoup à sa curiosité inlassable en face de la vie. Quoique solitaire en définitive, Catherine ne s'était, en effet, pas confinée dans une tour d'ivoire et était avide des nouvelles du jour et du monde, en particulier celles obtenues par le truchement des quotidiens dont la lecture, dans le Var ou près de l'Aar, était un rituel bien établi. Elle lisait naturellement beaucoup et avec célérité, ce, dans des domaines variés (romans rares, biographies récentes, superbes ouvrages d'art, etc.) et savait parfaitement vanter les





qualités d'un volume qui lui avait plu, livre qu'elle prêtait alors volontiers pour les faire partager plus complètement.

Pour celles et ceux à même de le comprendre, une inclination la résume toute : son amour et sa science des fleurs, non sur un mode niais (ce n'était pas une écologiste) ou pédant (elle n'herborisait pas), mais d'une manière constitutive et discrète, informée également puisqu'elle en connaissait tous les noms (notamment celles dites « des champs ») et était capable de les reconnaître sans

Iskra et Sido. Photo prise par Catherine Gide dans les années 1970 à l'île de Ré.

Catherine Gide dans les années 1940 à Paris.

se tromper. Dans le même ordre d'idée, il faut mentionner son affection, jamais démentie, pour ses chiennes, la brune Syrah et la blonde Milena (des bergères picardes, comme Cyrène, comme les précédentes Sido et Iskra, race « fort cabocharde, mais très affectueuse », selon ses dires, qu'elle adorait et dont elle n'était légitimement pas peu fière d'avoir notablement contribué à la diffusion, à partir des années 1970).

Au physique, Catherine devait atteindre un mètre soixante au plus et, sans être menue, elle était bâtie tout en finesse,

mais sa présence, jamais envahissante, était impressionnante. Elle possédait une carnation claire, mais qui prenait joliment le soleil, avait un front immense, et estimait, avec dépit, qu'elle avait toujours eu le cheveu trop rare (ce que nous contestions sans désespérer).

On a souvent écrit (à commencer par Théo Van Rysselberghe) que Catherine ressemblait beaucoup à son père, ce qui est vrai, mais nous trouvions qu'elle tenait aussi de son peintre de grand-père, nettement moins de la Petite Dame et pas du tout de sa mère. De toute façon,



PH-06-129

Ci-dessus et page suivante : André Gide Docteur *honoris causa* le 5 juin 1947 à Oxford, photographié par Catherine Gide.

elle a toujours été belle, à tous les âges de la vie. Son indéniante beauté, point du tout commune, avait quelque chose de singulier, de magnétique, sur quoi il est difficile de mettre le doigt, mais dont témoignent éloquemment les photos d'elle vers la trentaine.

En outre, trois dimensions (au moins) concouraient éminemment à son irrésistible charme. D'abord, elle était dotée de beaux yeux bruns foncé (avec de surprenants reflets anthracite parfois) auxquels un léger strabisme divergeant donnait une attirante étrangeté

regard. Enfin, l'hérédité et le maintien lui avaient donné une voix haute et incroyablement précise, nette, piquante, avec une distinction évidente, frappante par sa grâce, son caractère (elle était reconnaissable entre mille) et ses inflexions aussi riches que nuancées, mais

jamais forcées, voix servie par une diction parfaite, un vocabulaire splendide, un sens invariable de l'à-propos, et une volonté de clarté aussi constante que généreuse.



(à cela s'ajoute que son regard intense pouvait prendre une grande variété d'expressions). Ensuite, elle avait un merveilleux sourire qui illuminait le triangle si régulier de son visage et soulignait davantage encore l'oblique aussi élégant que séduisant de ce fameux

À l'entendre, on dirait bien que Catherine avait parfaitement intégré un précepte de son père et que ce conseil lui était devenu comme une seconde nature, puisqu'elle nous avait dit qu'il insistait auprès d'elle sur la nécessité impérieuse de «tenir» sa voix. Il est probable, en outre, que son immersion dans le monde des acteurs (au théâtre et même au cinéma, entre autres avec Micheline Presle

sous la direction de Marc Allégret, à Toulon), au cours des années 1940, avait dû marquer son élocution. En tout cas, elle parlait avec calme et toujours très distinctement. Fort poliment aussi puisque les seuls «gros mots» que nous entendîmes jamais de sa bouche furent «flûte» et «zut». À l'instar de nous



tous, elle avait d'attendrissants tics de langage. Par exemple, lorsque quelque chose suscitait son étonnement, son interrogation ou son scepticisme, la phrase qui commentait ce fait ou cette réflexion avait de grandes chances de commencer par un mélodieux « C'est drôle... ».

Sa gestuelle tenait beaucoup dans son jeu de mains (qu'elle avait belles), économe, mais puissamment évocateur, quand elle voulait appuyer ses propos (par exemple celui, ample et discret, qu'elle faisait pour montrer un beau panorama).

Se déplacer était fondamental pour Catherine. Par conséquent, marcher par les sentes de la campagne ou de la forêt était une activité aussi constitutive de sa personnalité que celle de lire.

Par extension, les voyages la comblaient et l'on se souviendra toujours de la joie absolue qu'on lui découvrit au retour de celui qu'elle accomplit en Californie avec Peter, son mari, à l'été 2009 (elle aurait dû visiter les États-Unis durant la dernière guerre, mais le projet fut remis *sine die*, de là son ravissement à le voir aboutir finalement); à cette occasion, elle fut subjuguée par la visite du musée Getty. Elle narrait parfois les expéditions qu'elle avait accomplies en Turquie comme au Népal il y a « au moins trente ans » et qui l'avaient durablement marquée. Elle rêvait d'aller voir à quoi ressemblent les îles Féroé et l'on plaisantait souvent d'un immanquable périple vers Tórshavn tous ensemble, escapade malheureusement jamais accomplie. En fin de compte, cheminer indiquait un autre trait saillant chez elle : son endurance. Elle possédait, en effet et au plus haut point, cette vaillance d'olivier qu'ont souvent en partage celles et ceux qui ont assidûment, passionnément, fréquenté le sud de la France.

Cette qualité aussi constitutionnelle que morale s'avérait d'autant plus nécessaire et bienvenue que, à l'instar de son père, Catherine dormait fort peu (mais comme lui et en vraie fille du sud de la Loire elle savait apprécier le *nap*) et était, pour tout dire, insomniaque depuis l'enfance. Ce n'était guère agréable évidemment, mais, depuis le temps, elle paraissait en avoir pris son parti et

semblait même en avoir fait une manière de mode de vie riche de lucidités (au demeurant, déambuler, de nuit, quand tout dort, possédait une aura de mystère qui n'était pas pour lui déplaire). Pourtant, de son aveu même, les rares plages de temps que lui consentait le sommeil étaient heureusement peuplées de rêves exceptionnellement nets et intenses qui l'intéressaient considérablement.

Peut-être y a-t-il dans son ouverture à l'onirisme l'une des pistes qui peuvent conduire à comprendre l'attachement de Catherine pour le cinéma (elle précisait à ce sujet qu'elle allait dans les salles obscures aussi fréquemment que possible avec son père). Elle en parlait avec un plaisir évident, mue par une science indubitable de ce qui s'est fait de mieux dans le septième art. Elle disait souvent sa passion pour Michelangelo Antonioni, particulièrement pour *L'Avventura* (mais aussi pour *La Notte*) et pour l'immense Monica Vitti (« pas d'une beauté parfaite, mais frappante », avait-elle commenté un jour). Elle nous avait même confié en riant que, plus jeune, elle était allée revoir « trois ou quatre fois » *L'Avventura* à La Pagode. Cet admirable film constitue certainement une belle clé pour comprendre Catherine. Elle nous avait dit son admiration pour Ingmar Bergman, surtout pour *Les Fraises sauvages* qu'elle paraissait connaître par cœur (ainsi, elle se souvenait parfaitement de la scène extraordinaire du

rêve). Elle avait fait mention de son goût pour Federico Fellini, notamment pour *La Strada* et pour la touchante Giulietta Masina.

Ce solide sens de l'image se voyait ailleurs également. Sait-on, en effet, que Catherine était une excellente photographe ? Elle était trop modeste pour le reconnaître quand on le lui faisait remarquer, mais ses clichés confessent, sans contredit, l'authentique intériorisation d'une esthétique de l'instantané. De là un sens alerte et aigu de la prise sur le vif comme de la composition, qualité qui en faisait donc la digne petite fille de Théo Van Rysselberghe. Ainsi, parmi tant d'autres que l'on pourrait évoquer, les belles photographies de son père en grande tenue de professeur *honoris causa*, à Oxford en 1947, sont d'elle.

Catherine Gide
à *La Mivoie* dans
les années 1960.





Dans une certaine mesure, les souvenirs de Catherine avaient eux-mêmes quelque chose de cinématographique et de photographique tant elle paraissait revoir *in situ* les événements dont elle rendait compte. Ainsi qu'elle le confessait, elle n'avait pas du tout la mémoire des dates, plutôt celle des gens et des situations. Une photo ou une question suffisaient à faire advenir à sa conscience nombre d'éléments, des plus intimes aux plus considérables. L'esprit de Catherine était alors d'une vivacité et d'une richesse incomparables, c'était un feu d'artifice de souvenirs aux couleurs vives et touchantes. Semblables ressources nous font aujourd'hui regretter que celles et ceux qui, au cours de sa vie, l'ont interrogée (pour des livres) ne l'aient questionnée pratiquement que sur son père, alors qu'elle savait tant d'autres choses, qu'elle avait vu et vécu pléthore d'autres événements et côtoyé nombre d'autres personnalités, notamment après 1951 (par exemple, l'ouïpien et cinéphile Jean Lescure).

À les évoquer, Catherine était particulièrement à son aise, ce bain de jouvence la sublimait, de sorte que sa gourmandise à revenir au passé (sans passéisme aucun, car elle était curieuse du présent comme du futur) était alors évidente et incroyablement communicative.

Catherine photographiée
par Marc Allégret à
La Bastide, été 1928.

Catherine possédait, en effet, un sens profond du récit qui, sans effets de manche, sans artifices oratoires, intéressait forcément qui l'écoutait, tenant en haleine ses auditeurs.

Catherine parlait peu d'elle en général et lorsqu'elle revenait à des temps plus anciens c'était avant tout pour essayer de faire comprendre l'état d'esprit de la personne ou la nature de l'événement dont elle se rappelait, jamais pour se mettre en scène, même si elle avait été partie prenante (ainsi, en nous racontant qu'un matin, à Paris, durant la guerre, elle avait, un instant, vu passer un train de déportés, n'avait-elle pas, dans son récit, fait part de son état d'esprit à elle, mais s'était, au contraire, mise à leur place immédiatement et avait abondamment plaint celles et ceux qui y étaient enfermés dans des conditions aussi épouvantables).

De la même façon, Catherine parlait très rarement de son père. Cela se saisis sans peine si l'on considère que, au cours de son existence, elle avait eu son comptant de questions plus ou moins bienveillantes et plus ou moins indiscrettes à ce sujet. Aussi, et avec raison, n'était-elle pas ou plus disposée à y répondre inconditionnellement. Au reste, presque tout ce qu'elle nous a rapporté d'André Gide peut se retrouver dans les témoignages épars qu'elle en a laissés. Notons, toutefois, qu'elle insistait sans cesse sur sa voix, très belle et pas du tout contrainte,

empruntée, qu'on lui connaît sur les enregistrements (en particulier ceux réalisés avec Jean Amrouche).

Catherine avait profondément chéri Maria Van Rysselberghe, sa grand-mère maternelle qui, selon elle, avait un caractère puissant (quand elle était énermée, elle nous expliquait qu'elle tapait du pied en disant bien haut « Je n'admets pas »), mais qui était « très tendre »; elle avait ajouté, un jour, qu'elle trouvait sa voix nasillarde, haut perchée et finalement pas très jolie et aussi qu'elle croyait l'entendre en l'évoquant ainsi. En revanche, elle estimait que celle de Roger Martin du Gard (personnalité qu'elle aimait beaucoup alors que l'austérité de Jean Schlumberger ne l'attirait guère) était « enveloppante », très agréable, et que celle de Marc Allégret (qui était, d'après elle, le charme même) était séduisante, veloutée.

Catherine ne se rappelait pas de Théo Van Rysselberghe, son grand-père maternel, puisqu'elle n'avait que trois ans lors de sa disparition, mais elle semblait admirer autant le peintre que l'homme dont les qualités s'aperçoivent si bien dans sa superbe correspondance, lettres qu'elle connaissait parfaitement.

D'Élisabeth Van Rysselberghe, sa mère, elle évoquait souvent le caractère ferme et sévère, le sens du travail. À propos de Pierre Herbart, qui fut le mari de cette dernière, elle nous redisait régulièrement l'ampleur de son addiction

à la drogue (à telle enseigne qu'une de ses valises, pleines de seringues, fut un jour retrouvée sous son lit au Vaneau), dépendance dont elle était la seule à n'être pas dupe (aidée en cela par la veille qu'impliquaient ses insomnies), Maria comme Élisabeth ne s'en rendant pas tout à fait compte; elle insistait sur les effroyables colères de l'auteur du *Chancré du Niger*, sur sa violence verbale extrême et sur sa « mauvaiseté » (*dixit* Catherine), c'est-à-dire sur son sens aigu du sarcasme; elle disait aussi sa puissante beauté (si visible sur les clichés de lui) et sa séduction écrasante puisque presque personne n'y pouvait échapper.

Elle nous redisait régulièrement qu'elle était très attachée à Bernard Groethuysen dont le négligé, l'intelligence et la gentillesse la charmaient. Cette anecdote et d'autres se trouvent dans *André Gide. Un album de famille*. Un soir en 2010, un peu avant sa sortie officielle, elle nous en avait offert et dédié un exemplaire. On devine notre plaisir. Elle-même tenait beaucoup à cet ouvrage qui dit si bien son humour, son sens de l'observation et surtout sa fidélité à celles et ceux auxquels elle s'était attachée. Mais le monde de ses interactions ne devait pas tout à l'époque ou aux relations d'André Gide. Ainsi, si elle évoquait parfois son repas, seule, avec André Malraux (qui parlait beaucoup) ou sa courte rencontre (chez Gallimard) avec Samuel Beckett,

il lui arrivait de mentionner également son amitié avec Sylvia Beach, tellement aimable (et sœur d'une actrice hollywoodienne mineure), avec Élisabeth Porquerol (excellente chroniqueuse de Pierre Herbart du reste), semble-t-il si drôle, ou avec Gerry Gischia (l'épouse du peintre), apparemment aussi attachante qu'excentrique. Dans les années 1960-1970 on devinait que, à *La Mivoie* en particulier, Catherine avait dû évoluer dans une ambiance remarquable au milieu d'une bande d'amis extraordinaires, parmi lesquels, et non limitativement, Pierre Lescure, Jean Follain ou André Frénaud. À Peter Schnyder, son troisième époux (après Jean Lambert – dont elle ne nous dit jamais mot – et Pierre Desvignes, qu'elle adorait, duquel elle disait souvent qu'il ne se mettait jamais en avant, qu'il était la gentillesse et l'honnêteté mêmes, mais également qu'il avait, en tant que médecin, reçu des patients aussi illustres que fascinants), auquel Catherine tenait plus que tout, l'attachait une authentique et belle relation *fisienne*.

Exactement comme lui, elle était gourmande de la vie et gourmande tout court, mais avec parcimonie, ne dédaignant donc pas les bonnes choses, mais n'en abusant jamais, avec un palais très sûr et une belle mémoire gustative aussi bien qu'olfactive. Catherine semblait avoir une dilection toute particulière

pour les mets sucrés. Ainsi, raffolait-elle des cappuccinos, mais à condition qu'ils soient améliorés avec trois ou quatre cuillères (pas moins !) bombées de sucre. Elle était également très friande des baies sauvages ramassées au détour d'un chemin et des fruits (rouges surtout) en général.

Toutefois, de si charmantes chroniques ne doivent pas faire oublier que la vie de Catherine était d'abord faite d'obligations. Il faut, en effet, se rendre compte qu'elle eut toujours le souci de préserver tout ce qui pouvait concourir à maintenir, vivantes et actives, la mémoire comme l'œuvre de son père voire de ses proches (tels son grand-père, le formidable peintre Théo Van Rysseberghe, ou Maria l'indispensable Petite Dame, l'épouse de celui-ci).

Détentrice d'archives magnifiques et volumineuses, fragiles et complexes, elle nous avait fait comprendre combien elle en avait aussi subi le rude *diktat*. Mais elle n'était pas du tout du genre à se plaindre et, courageuse autant qu'opiniâtre en cette matière également, elle



Catherine et
Peter Schnyder
à Winznau, 2010.

avait tenu bon contre vents et marées en conservant scrupuleusement cet important héritage. Soucieuse de ne le laisser point dormir, elle l'avait partagé, cela, en en permettant la consultation aux chercheurs et essayistes ou en faisant le don gracieux de certains lots à des musées et à des bibliothèques (par exemple à Uzès et à Rouen, pour les plus récents). Dans cette entreprise souvent harassante de préservation et de transmission, Catherine sut constamment gré à Peter, son époux, de l'aide aussi précieuse qu'indispensable qu'il lui apporta, puisqu'il dépensa, sans compter, temps comme énergie (en particulier au travers d'articles et de livres) et qu'il ne négligea aucune des ressources de son solide réseau universitaire pour valoriser ce patrimoine intellectuel dont elle était dépositaire depuis février 1951. Du reste, elle se rendait volontiers en sa compagnie, et à chaque fois que c'était possible, aux manifestations (colloques, expositions, soirées musicales, appositions de plaques de rues, etc.) susceptibles de faire rayonner les réalisations de son père et de quelques autres.

Nous devons cependant à la vérité d'ajouter que Catherine n'était pas toujours heureuse des écrits et films que d'aucuns consacraient à André Gide. Non qu'elle perçut obligatoirement chez eux quelque malignité et intention de nuire que ce soit. Mais enfin, la blessaient toujours autant les poncifs

dégradants colportés sur le compte de son père et dont elle avait eu à souffrir indirectement dès que l'on sut qu'il l'avait adoptée. En outre, elle était régulièrement déçue par la médiocrité de certaines réalisations, médiocrité que son authentique cinéphilie lui rendait plus criante encore.

Quant au courrier, Catherine était fort sollicitée comme on s'en doute, ne serait-ce que par le biais de sa Fondation. Bien sûr lui parvenaient des requêtes sérieuses et respectueuses qu'elle traitait avec beaucoup de bienveillance parce qu'elle était très reconnaissante à toutes celles et tous ceux qui concourent à faire vivre le travail d'André Gide. Cette persistance de l'intérêt porté au prix Nobel de littérature de 1947 lui était un grand réconfort et lui confirmait le bien fondé de sa propre persévérance. Malheureusement, elle recevait aussi son lot de lettres émises par des égocentriques plus ou moins célèbres, des farfelus plus ou moins sincères, des fêlés plus ou moins atteints, des aigrefins plus ou moins impudents, des curieux plus ou moins envahissants. On peut témoigner qu'elle les prenait généralement avec un humour caustique désopilant. Quoi qu'il en soit, poliment, mais fermement, elle répondait souvent à ces envois déplacés, au moins pour y mettre le holà. Toutefois, rien ne l'agaçait davantage, en ce domaine comme ailleurs, que l'insistance, l'entêtement, l'acharnement.

Lors, quand tel était le cas, elle finissait par opter pour la salutaire stratégie de la non-réponse, ce qui ne décourageait pas toujours les plus obstinés... Elle était, en revanche, immodérément friande des courriers que lui faisaient parvenir ses proches et les gens qui comptaient à ses yeux. De tels plis, il faut y insister, lui étaient un bonheur aussi nécessaire que celui d'accueillir ou de rencontrer celles et ceux qu'elle aimait (Catherine tenait beaucoup à ses filles comme à ses petits-enfants et était très fière d'avoir des arrière-petits-enfants).

À l'image de sa voix, son écriture était aisément reconnaissable. Elle ne ressemblait pas du tout à celle de son père, si oblique et si nette, pas plus qu'à celle de sa mère, ample et ronde (ni à celle de Théo, tellement maritime, ou à celle de Maria, anguleuse et régulière). Elle était plutôt petite, touchante, et le plus saillant était son aspect un peu tremblé, hésitant, lequel, qu'on ne s'y trompe pas, ne devait rien au temps, mais était constitutif. La signature apposée sur le logo de la Fondation Catherine Gide en fournit un bel échantillon. Catherine s'était beaucoup intéressée à la graphologie et avait même connu le célèbre couple Delamain. Si elle ne pratiquait plus ce passe-temps depuis longtemps, on peut assurer qu'elle avait conservé de remarquables connaissances en la matière (par exemple en ce qui regarde les signatures planétaires attachées à

telle ou telle graphie) et qu'elle était très sensible à l'écriture (hauteur, ampleur, épaisseur, harmonie, etc.) de celles et ceux dont elle lisait les lettres.

Le silence ne rebutait nullement Catherine, et si échanger quelques phrases en marchant ne lui déplaisait pas, elle appréciait énormément de se promener sans mots dire, tout à la vision des alentours ou à l'écoute de ses impressions. Pourtant, elle aimait beaucoup la conversation. Elle avait seulement horreur de parler pour ne rien dire. De là la valeur de ses propos.

Aussi, passer un moment en compagnie de Catherine était toujours une expérience humaine riche et inattendue. C'était (et cela reste encore au travers du souvenir) une source de réflexions ainsi qu'une provision de prises de conscience diverses et étonnantes. C'était, authentiquement, un délasserment instructif. De sorte qu'on se languissait d'elle dès qu'on la quittait et que l'on regrettait toutes les questions qu'on ne lui avait pas posées, soit à cause d'un esprit d'escalier (contre lequel rageait si bien Jean-Jacques Rousseau), soit pour ne pas l'ennuyer outre mesure.

Catherine avait tant de qualités, en sus de celles que nous venons trop rapidement de rappeler, tellement de séduction, elle était si originale et si gaie que, plus d'une fois, nous nous sommes dit qu'elle avait du faire de terribles ravages à

dans les cœurs parce que, vraiment, il n'était pas difficile de tomber amoureux d'elle. C'est probablement, à notre façon, ce qui nous est arrivé. Aussi, tous deux, avons-nous fait le constat qu'après de Catherine et grâce à elle nous avons vécu l'une des deux ou trois plus belles périodes de nos existences.

C'est pourquoi nous avons tant de peine à présent qu'elle est partie à jamais, ce, d'autant plus que le déni (même littéraire) de la mort n'est pas notre fort et que nous n'avons pas en partage le plus petit début de croyance en un quelconque au-delà. Et c'est parce que nous éprouvons si cruellement cette peine que nous pouvons saisir un peu moins mal celle de sa famille comme de ses proches. De sorte que nous ne voudrions pas finir ce texte sans une pensée compatissante dans leur direction et tout spécialement vers son époux, l'aimable Peter Schnyder auquel des sentiments amicaux, jumeaux de ceux que nous éprouverons toujours pour Catherine, nous attachent également.

David et Maud

Catherine et ses enfants
dans les années 1960.

« MAMIE »

Textes de la famille



Isabelle BOWDEN

Fille aînée de Catherine, Petworth

Mamie, ce ne fut jamais Catherine, mais Mamie toujours.

Les souvenirs donnent une histoire décousue, donc rien ici n'est logique.

Mamie était très féminine, d'une élégance naturelle sans y travailler, jamais négligée, ni au jardin ni en promenade, elle avait de jolies mains soignées, mais elle se plaignait toujours en riant de son peu de cheveux.

Mamie n'a jamais été une mère poule ! Mais si elle était sévère et essayait de nous inculquer de bonnes manières, il me semble qu'elle nous laissait très libres. Enfant au Vaneau, je me souviens de Mamie venant nous embrasser dans nos lits avant de « sortir ». Elle était si belle, elle sentait si bon. Ses parfums ont toujours été un de mes plus violents souvenirs, jusqu'à ma dernière visite à Olten. Ses bijoux étaient spéciaux. Elle ne portait pas de boucles d'oreilles et de bagues, peu de bracelets, mais ses colliers étaient superbes : d'un style plutôt ethnique, des pierres semi-précieuses mêlées d'or ou d'argent, un collier d'or

fin en petites feuilles de laurier et bien d'autres qui me faisaient rêver.

Mamie avait une capacité incroyable à refuser de répondre aux questions que je lui posais quand nous étions allongées ensemble après le dîner. Elle mettait son mouchoir sur sa bouche, fermait les yeux et je pouvais toujours attendre ! Ce n'est que bien passée ma cinquantaine que Mamie a commencé à parler.

Je me souviens d'une magnifique gifle que Mamie m'envoya : Nicolas et moi avions passé l'après-midi dans les hauts arbres de *La Mivoie*. La descente étant toujours plus difficile que la montée, je suis tombée de tout mon long dans le ruisseau boueux au pied de l'aune. Il faisait entre chien et loup, nous revînions le long de l'allée et Mamie a couru vers nous. Elle a lancé la gifle quand elle a vu que le sang qui dégoulinait de ma tête n'était que de la boue. Je la comprends, quel soulagement !

Mamie a toujours été très bien habillée. Cela me fascinait. À l'époque où les habits étaient faits sur mesure. Il y eut Andrea Grenier aux créations si légères et féminines ! Puis ce furent celles de Grès, magnifiques et qui allaient si bien à Mamie. Son seul faux pas, à mes yeux, fut quand elle apparut en Courrège. Oh l'horreur ! Je lui ai dit. Puis elle se lança dans le moderne avec Kenzo. Et le roi,

Issey Miyake, cet incroyable couturier. Que nous avons ri avec ses vêtements puzzle où rien n'est évident !

Mamie adorait « faire » les Grands Magasins. Elle m'y emmenait chaque fois que je revenais à Paris. Mais elle me rendait malade de terreur lorsqu'aux guichets, elle ne se souvenait jamais sous quel nom, quelle carte, quel numéro... J'allais me cacher, la prison nous guettait. Un jour, Mamie m'offre un beau sac à main, mais je dois le payer, elle avait égaré sa carte. Toujours des aventures qui se terminaient par un déjeuner fin quelque part.

Nous nous sommes toujours entendus à demi-mot. Nous aimions les mêmes lectures, nous riions des mêmes bêtises et nous nous promettions de ne plus nous envoyer l'une l'autre des choses « poules », sans aucun succès d'ailleurs.

Je ne crois pas que Mamie ait jamais eu un instinct de vraie grand-mère. Mais tout compte fait ce fut beaucoup plus intéressant pour mes fils qui ont de très bons souvenirs d'elle à Cabris et l'Île de Ré. Une de leurs anecdotes préférées : Garth et deux amis arrivent d'Espagne à Cabris, maigres, malades. Mamie leur cuisine un déjeuner, mais ils avouent être végétariens, pas de poulet. Mamie, qui n'avait aucune patience pour ce genre de religion, dit « *but a chicken is*

hardly an animal ». Sur ce, ils ont tout avalé.

Mamie détestait les excès de table et autres, son éducation protestante disait-elle. Elle n'a jamais « su » lire une bande dessinée, interdisait de voir un film deux fois, trouvait qu'avoir des copains était inutile. Elle ne se souvenait pas souvent des noms propres et appelait les gens par des synonymes, ce qui nous faisait bien rire. Mamie me disait toujours, ne perds pas de temps à coudre, à cuisiner, à prendre le thé, dessine ! Elle m'a donné des conseils, des petits trucs, simples mais essentiels, jamais oubliés et que je passe. Mamie a toujours été là-haut, me surveillant. « Ce n'est pas sain » était une de ses phrases qui me hantait.

Quand des personnes chic de Paris vantaient les prouesses académiques de leurs enfants, Mamie énumérait les innombrables coupes que « ses filles » avaient gagnées : ses chiennes, cela va de soi.

Ma dernière visite, en février 2013 : Mamie était encore belle et élégante, bien que ce ne fût plus « elle ». Cela faisait si mal de la voir dans cet état. Mais elle a reconnu tout de suite Humphrey et lorsqu'il a fallu la quitter et qu'elle m'a traitée de « sale brute », j'ai su que tout allait bien ! Cela avait toujours été un terme amical.



Le bien triste est que quand les morts sont « vivants » on se dit qu'on a tout le temps, mais ensuite, eh bien, c'est trop tard. Tant de choses encore à lui dire, à lui demander, à partager avec elle...

Je veux mettre ma figure dans les habits de Mamie pour sentir ses parfums, et tous les souvenirs reviendront et elle aussi.

Isabelle

Dominique ISELI

Fille cadette de Catherine, Gland

Qui était notre mère,
que nous appelions
Mamie ?

L'année passée, alors qu'elle était hospitalisée, quelqu'un lui a adressé cette enveloppe extraordinaire qui résume un peu la complexité de cette belle femme, mince, élégante, souriante et un peu mystérieuse :

« Schnyder », son dernier parcours de vie aux côtés de Peter.

« Van Rysselberghe », son nom de jeune fille, symbolisant son attachement à sa grand-mère et son admiration pour le grand peintre qu'était Théo.

« Desvignes », le médecin avec qui elle a partagé la plus importante partie de sa vie et qui a été pour nous un merveilleux beau-père.

Et « Gide », son père, l'incontournable !...

Il n'est pas étonnant qu'elle ait toujours un peu intrigué, mais elle savait comme personne esquiver les questions personnelles.

C'était une femme qui savait à merveille choisir les vêtements qui lui convenaient, originaux, non conventionnels et toujours élégants, avec cet art qu'avait déjà ma grand-mère d'assortir ses colliers très variés et colorés à ses tenues.

Elle détestait le négligé, aimait le naturel et les belles matières. Elle faisait parfois un détour chez les grands couturiers (Madame Grès, Kenzo, Issey Miyake...)

Elle se parfumait délicieusement mais sans exagération. *Vent Vert* et plus tard les parfums d'Annick Goutal ont eu sa préférence.

Tout l'intéressait. Elle lisait beaucoup et dans les journaux aimait particulièrement les faits divers ou événements originaux, un peu extravagants ou étonnants qu'elle nous commentait avec amusement.

La nature avait toute son attention et faisait corps avec elle.

Elle connaissait particulièrement bien la flore et son esprit d'observation lui faisait découvrir mille détails qui la ravissaient aussi bien que ses compagnons de randonnée.

Elle était enthousiaste, avec une santé de fer et avait un amour particulier pour les promenades et pour les chiens, dont elle maîtrisait assez mal l'éducation et pour qui elle avait toutes les indulgences.

Ce n'était guère le cas avec ses enfants avec lesquels elle avait été très sévère et exigeante.

Et si elle préférait sa liberté et son indépendance à son rôle de mère elle ne supportait guère que l'un de nous aille mal et se montrait présente et attentive jusqu'à ce que le problème ait disparu. C'était une mère concernée mais pas très tendre !

Elle n'aimait pas les conflits et avait une aisance particulière à transformer les difficultés qu'elle rencontrait en une expérience positive. Jamais rancunière.



Catherine jeune mère
avec Isabelle, Dominique,
Sophie et Nicolas.

Elle nous a transmis un bonheur de vivre et une faculté à ne jamais nous laisser envahir par les contrariétés de la vie. Positive, elle aimait qu'on le soit aussi.

Elle nous a offert une belle enfance qui se partageait entre Paris la semaine et notre belle maison de la Vallée de Chevreuse, *La Mivoie*, où nous passions tous nos week-ends et la plupart des vacances de Noël. Les étés, nous les passions à l'Île de Ré, dans une grande liberté.

Tous nos souvenirs d'enfance sont liés au couple très harmonieux et chaleureux qu'elle a formé pendant plus de trente ans avec Pierre Desvignes.

Les longues promenades dominicales, les passages obligés chez le boucher de Dampierre (ou celui de Saint-Vallier), les courses à la recherche du meilleur et les repas familiaux avec les légumes, poules, lapins et œufs qui venaient de la propriété, concoctés par l'excellente cuisinière qu'elle était, restent des moments privilégiés de cohésion familiale et de pur bonheur.

À Paris, elle aimait découvrir avec nous les dernières créations de la mode, en particulier dans les grands magasins, et nous offrait volontiers de fort jolies tenues.

Elle aimait beaucoup le cinéma.

Mamie avait un goût très sûr et savait magnifiquement décorer ses lieux de vie, trouver de beaux tissus et disposer des bouquets variés dans ses superbes vases.

Petit à petit, la famille s'est dispersée et son nouveau mari, Peter Schnyder, l'a beaucoup encouragée à parler de son vécu, lui faisant remarquer qu'elle était le dernier témoin d'un passé exceptionnel et d'un style de vie à jamais révolu. Merci à lui pour les superbes livres et vidéos qui en ont résulté.

Elle, d'ordinaire si discrète et d'une grande pudeur quant à ses sentiments, a commencé, au crépuscule de sa vie, à se livrer un peu plus mais malheureusement les amis avaient remplacé la famille et nous n'en avons guère profité ! Elle aimait rire et partager. Et pourtant elle nous laissera de nombreuses questions sans réponses...

Dominique Iseli

Sophie LAMBERT

Fille benjamine de Catherine, Melbourne

Saint-Clair

C'est comme si Catherine m'y avait tendu un miroir. Tous ceux présents, et dans ce lieu précis, ces jours-là traversé de soleil alors que de partout d'où nous venions il faisait mauvais, encerclaient son absence tant et si bien que le sens d'elle affleurerait de partout. Et c'est ce qu'elle était en elle-même qui refaisait



Catherine avec Dominique, Isabelle et Nicolas en 1949.

surface comme le lien évident de tout à tous sans qu'il soit besoin de l'évoquer. Entre nous deux pourtant la communication était faussée : dès l'enfance il y avait impasse. Je m'essayais à d'autres fondations, gesticulais à côté de la plaque ; tournante en plus, la plaque,

jouant sans cesse à nous décaler par rapport à la réalité l'une de l'autre. Nos efforts sporadiques vers une communication n'arrivaient pas à avoir raison de nos postures défensives. Et pourtant.

En vivant pour de bon, en lançant de l'avant nos curiosités brutes, en devenant chacune de son côté qui nous avions toujours été – de par cette curiosité justement –, nous devancions cela, cette impasse. Dans l'alliage de la parole et des sens, dans ce long processus d'osmose avec la langue et avec son renouvellement même, et d'osmose avec la familiarité de l'étranger, un élargissement des cercles, nous mettions les fantômes en cavale et ils s'éclipsaient au profit des affinités, de l'immédiateté, et au profit chez elle d'une personnalité, la sienne, révélée et bien vécue.

Elle s'est si bien mise au présent, son présent bien sûr, mais ça finissait par réfléchir beaucoup. Et par exemple tenir tête à la vie comme elle a su le faire, c'est aussi tout à fait un cadeau de mère. Presque un cristal. Grâce à ce reflet-là, le temps n'agit plus en strates exclusives, mais de façon claire et conjuguée, juste comme la Méditerranée de ces trois jours, lumineuse quand même contre l'absence et la mort. C'est ce miroir qu'avec elle je traversais.

Sophie



Éloïse BOWDEN

Petite-fille de Catherine, Melbourne

Catherine et Éloïse
à Cabris fin août 2010.

Quand je suis arrivée à Paris, à 18 ans, Catherine lors d'un de ses séjours m'a emmenée au Bon Marché. Elle m'a acheté une jupe correcte et un chapeau fantasque. Ce qui pour moi parle bien de notre relation, d'un côté elle voulait faire de moi un peu plus une « lady » que la bohème que j'étais, et de l'autre, cette façon qu'elle avait de s'intéresser à qui vous étiez pour vous-même. J'ai passé des mois à Cabris avec Catherine et Peter, un peu plus tard, et le souvenir que j'en ai est presque magique. Sur le point d'un de ces départs, je demande à Catherine si je peux m'installer à Cabris de façon permanente, histoire de fonder une sorte de colonie d'artistes. Elle m'a dit, de sa grande belle voix : « Écoute, non, il faut que tu poursuives tes études

à l'université. » Je trouve que c'était un privilège d'être près de quelqu'un qui savait ce qui était bien et ce qui était mauvais de façon si franche et naturelle, qui savait comment les choses devaient être.

Éloïse Bowden

Garth BOWDEN

Petit-fils de Catherine, Roquetaillade

As a family we were sad not to have spent more time with her, but she was an independent woman with a full life of her own, and she never took to playing the doting “grandmother” role to us. Instead she always seemed fiercely herself – quick witted and to the

point, sharp and perceptive and at the same time possessing great warmth with a face that could erupt at any moment into laughter. Her eyes twinkling as if full of mischievous thoughts.

I remember noting often at how she seemed to have the composure of a young girl – moving or floating without apparent weight or stiffness, and so often when walking in the forest with her she would leave the trodden path and scramble on hands and knees up steep banks and wherever the mood took her, accompanied of course by her dogs. Something of this spirit my mother, Isabelle, has obviously inherited.

An unusual mixture of great refinement and at the same time being very down to earth.

I loved for example how she would boil water in an old floral saucepan, and pop the tea bag in to brew. And how when I visited Cabris once, upon opening the large gates I arrived to the vision of her and Janine sitting back to back on the grass lawn, chatting while they stripped lavender from the garden off its stems and into piles. The two of them lost in conversation and appearing like a distant scene from Monet.

It was not unusual to be reprimanded by Catherine, being called a “Stupid boy!”, but it was never without a knowing smile and great affection.

Garth

Catherine Gide à Malagar
le 9 octobre 2010 (photo :
Christophe Georgeval).

TÉMOIGNAGES

Textes des amis



Christine BARADUC—FALLOT

Caen

« Bonjour, vous êtes gidienne ? » me dit une jeune femme en m'accueillant au Château de Cerisy.

[...] Je me souviens combien cette question m'a paru étrange ; j'arrivais d'une journée dense de travail à l'EHPAD de la Croix Rouge française à Caen et j'eus soudain l'impression d'atterrir sur une planète, appelée Cerisy.



[...] Je veux remercier tous ceux qui m'ont accueillie, [...] et remercier Jean-Pierre P. et « son » film que j'ai eu la chance, comme d'autres sans doute, de découvrir dimanche soir.

Lovée dans un moelleux canapé, attentive à la musique des mots d'Alain me commentant les photos du livre, puis ensuite bercée par la voix de Catherine, fille d'André Gide tout au long de l'égrènement de ses souvenirs, mon cœur a senti l'essence de la quête de l'écrivain. Les images dans un savant mélange de présent et d'archives ont

complété ce que les grands discours tentaient de « dire » – l'alchimie s'est opérée : comme la découverte émerveillée du vase d'argile qui sort intact de sa cuisson du four ; comme le murmure des feuilles des chênes qui tombent au printemps poussées par les nouvelles feuilles tendres ; comme ce temps arrêté où deux personnes qui se parlent se font soudain silence au même moment ; comme le dernier bouton du corsage dégrafé...

Juste un frisson...

Quand la voix de Catherine, « la seule gidienne » chante l'amour de son père et semble le chercher alors qu'il s'est caché en elle...

Catherine et Nicolas
vers 1948.

Gide ? C'est de l'amour, du vivant, du tourmenté, une quête d'absolu, des questions déroutantes, des réponses en forme de labyrinthe, des partages, et toujours de l'amour... Et ce Gide, tendre, vivant, complexe, mystérieux, fragile, résonne en écho dans une part d'intimité de chacun. [...]

Christine Baraduc-Fallot
Caen, le 3 septembre 2012¹

Madeleine et Simon BERTAUD

Boulogne–Billancourt

Esquisse de portrait²

Le 13 août 2002 fut dans notre vie un de ces jours que l'on marque d'une pierre blanche : nous avons fait la connaissance de Catherine Gide. Elle nous a accueillis dans ce cadre qui la rattache si étroitement à son passé : la maison de Cabris, où le souvenir d'André Gide est si présent que l'on s'attend presque à le voir apparaître en haut de l'escalier ou assis à l'ombre des grands arbres.

1. Texte de remerciement écrit à l'occasion du colloque de Cerisy « André Gide et la réécriture ou l'œuvre comme carrefour ». [Note de l'éd.]

2. Cette page, écrite pour le 80^e anniversaire de Catherine, a donc un peu plus de dix ans. Nous ne souhaitons pas la retoucher, car, en ce temps de deuil, elle renvoie aux jours heureux, ceux dont le souvenir aide les hommes à vivre.

Si l'un de nous était peintre, comme Théo Van Rysselberghe, il fixerait sur la toile son visage ; s'il était poète, il ferait pour elle chanter les mots et s'envoler les rimes... las ! les Muses nous ont oubliés, et notre plume est banale.

Qu'à cela ne tienne : nous ébaucherons quand même un portrait, qui sera d'emprunt.

Jadis les théoriciens du genre prétendaient qu'il fallait procéder de l'extérieur vers l'intérieur : évoquer la silhouette, les traits, puis venir à l'esprit, au cœur, à l'âme. Mais comment faire avec Catherine, dont « la mine » et l'« humeur » « sont toutes deux resplendissantes³ » ? « La charmante⁴ » passe « sans transition du sommeil à la vie » et sa journée est remplie d'« incessants émerveillements. L'odeur de la rose, la forme d'une feuille, une libellule⁵ »... « Bien décidé[e] à ne pas perdre une bouchée de rien », ses yeux « étincellent de “fun” et d'ardeur⁶ », tandis qu'elle monte les escaliers « en courant comme un lapin⁷ ».

Non, ces propos ne datent pas d'hier, contrairement à ce que pourraient croire

3. Élisabeth Van Rysselberghe, *Lettres à la Petite Dame : un petit à la campagne, juin 1924-décembre 1926*. Textes choisis et présentés par Catherine Gide, Paris, Gallimard, 2000. Lettre I (16 mars 1924), p. 41.

4. *Ibid.*, *passim*.

5. *Ibid.*, lettre II, p. 46-48.

6. Lettre III, p. 49.

7. Lettre IV, p. 51.

tous ceux qui la regardent aller et venir sans répit dans la maison, dévaler les sous-bois avec ses chiens, ou qui l'écourent parler, tantôt grave, tantôt riieuse, mais avec toujours un fond de sérieux : il y a plus de trois quarts de siècle qu'ils ont été écrits par Élisabeth Van Rysselberghe, mère à la forte personnalité, ordinairement peu démonstrative, dans d'étonnantes lettres à sa propre mère, « la Petite Dame », plus naturellement affectueuse, pour lui donner des nouvelles du « petit¹ », en ce qui prend l'allure d'un émouvant journal. Au fil des pages, d'autres traits apparaissent, l'excellente santé, le solide



Catherine à Cabris,
1936.

appétit..., mais l'essentiel est là : cette vitalité extraordinaire, alliée à beaucoup de naturel, de vraie simplicité.

Et en même temps, à considérer sa vie si remplie, ce dévouement à l'œuvre de Gide dont elle continue à publier les textes inédits², on comprend que l'on est devant une grande dame et l'on s'incline. Quoi de surprenant? Déjà à Coxyde – c'était en juillet 1924, lors d'un premier séjour au bord de la mer –, « on joue [...] dans le sable [...], mais on n'aime pas beaucoup les familiarités des autres petits enfants qui veulent lier connaissance. On les repousse avec violence, on a "horreur" des embrassades³ ». Le détail pourrait être simplement anecdotique, mais n'a-t-il pas valeur d'annonce ?

Sigrid, la nurse danoise, assurait, alors que Catherine avait à peine plus d'un an, qu'« elle ne pens[ait] pas à elle comme à un bébé, mais comme à une personne », ce qui faisait dire à Élisabeth – qui notait par ailleurs, en juin 1924 : « [...] elle est si nette, si consciente, si amusée et déjà si existante » – qu'« il y [avait] vraiment quelque chose de très particulier en elle⁴ ». Il y a toujours quelque chose de « très particulier » chez notre amie, et c'est sans doute... la même chose. Aussi,

2. En 2002, successivement, *Hugo, hélas !*, aux Éditions Fata Morgana et, chez Gallimard, *Le Ramier*.

3. Lettre X, p. 65.

4. Lettres II et IV, p. 46 et 51.

tandis qu'Élisabeth écrivait à « la Petite Dame » en octobre 1924 : « Je ne puis croire qu'elle n'ait pas même un an et demi¹ », nous qui la connaissons depuis moins d'un an, pensons-nous toujours à elle comme à une jeune femme... Catherine a quatre-vingts ans ? Catherine a quatre fois vingt ans !

Madeleine et Simon Bertaud

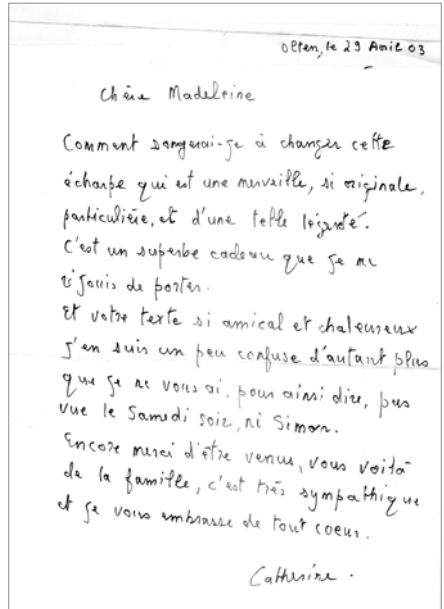
Peter André et Élisabeth BLOCH

Oltén / Sils Maria

En souvenir de Catherine Gide

Nous nous sommes souvent rencontrés, à Paris, à Cabris et à Oltén, et nous avons beaucoup discuté avec Catherine d'André Gide, bien sûr, mais aussi de la littérature contemporaine qu'elle connaissait fort bien, lisant elle-même au moins un livre par jour ! Elle aimait les livres, les tableaux, les documentations historiques et artistiques. Mais elle adorait surtout se promener à travers les forêts et les paysages avec ses chiennes qui non seulement lui obéissaient admirablement, mais qui veillaient aussi à ce que rien ne lui arrive : elles faisaient obstacle aux intrus éventuels ! Catherine

1. Lettre XVI, p. 76.



Lettre de Catherine Gide
à Madeleine Bertaud.

connaissait toutes les fleurs et tous les arbustes, les pierres et les bêtes, les petites comme les grandes, qu'elle protégeait contre tous les maux.

À la fin de sa vie, elle souffrait beaucoup de ne plus pouvoir lire, mais elle ne perdait pas son humour : entendant de moins en moins bien, elle me chuchotait au creux de l'oreille, avec un sourire malicieux : « Pierre, depuis que j'entends moins bien, je réponds toujours avec oui, et tout le monde me trouve fort sympathique. »

Elle adorait téléphoner, et beaucoup de discussions et de séances avec Peter étaient interrompues par ses petits coups de téléphone ; car elle aimait participer à la vie d'autrui, voulait savoir comment on allait et où on se trouvait, par curiosité amicale, profondément humaine. Elle était très généreuse, s'entourait de beaucoup d'amis, en été, à Cabris, aux *Audides*, pour discuter, lire et aller se balader à travers cette région qui était celle de sa jeunesse, où elle se sentait chez elle avec ses souvenirs et ses espoirs, ses tendresses et ses rêves. C'est là qu'elle m'a montré, un après-midi, une belle photo de Rilke qu'elle avait reçue de son père, avec ce merveilleux texte du poète au dos, qu'elle m'a lu à voix basse :

*Chemins qui ne mènent nulle part
entre deux prés,
que l'on dirait avec art
de leur but détournés,*

*chemins qui souvent n'ont
devant eux rien d'autre en face
que le pur espace
et la saison¹.*

Peter André Bloch

1. *Les Quatrains valaisans*, XXXI.

Jane BLOCK

Bruxelles

Catherine m'a reçue avec beaucoup de bienveillance et d'amitié comme jeune chercheur préparant mon doctorat sur le groupe des XX. Je l'ai rencontrée pour la première fois à Cabris en pleine fête où je suis devenue tout de suite membre du groupe. Je n'ai jamais oublié son hospitalité et sa gentillesse.

Jane Block, le 26 avril 2013

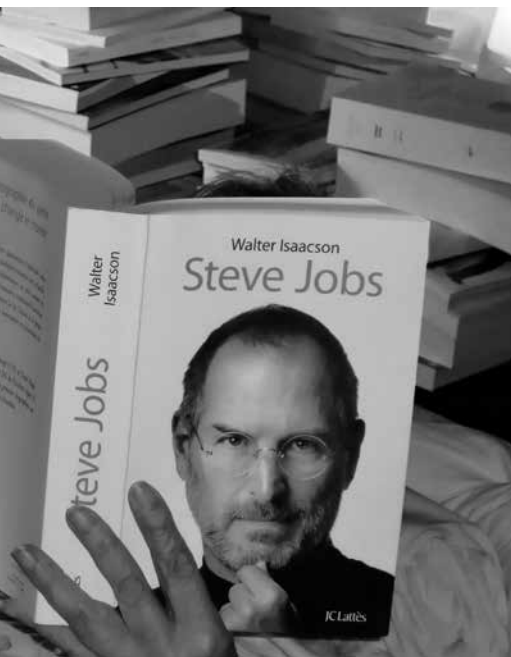
Mayotte et Jean BOLLACK

Paris

Je me souviens d'une promenade à Cabris il y a onze ans. Catherine m'avait emmenée dans le maquis qui monte derrière la maison. Les deux chiennes batifolaient autour de nous. Au sol, dans les herbes et la mousse, on voyait des fleurs étranges. Je me souviens mal de leur aspect, un peu de leur nom. Dans le nom, il y avait toute l'érudition du botaniste qui les avait nommées, un grec que je reconnaissais : c'était sans doute «échinops», ou quelque chose comme ça, «qui a l'aspect du porc-épic» («Genre de plantes... répandues dans l'hémisphère septentrional... ayant un peu le port du chardon», dit le dictionnaire de Pierre Larousse). Et alors

nous avons été prises d'un fou rire. Catherine jouait avec le mot, elle me l'envoyait comme une balle et je le rattrapais au vol. Sa grâce et sa gaîté, sa jeunesse, son humour étaient indicibles. À Toulon, quelques mois plus tard, elle m'a rappelé le mot. Le nom bizarre était entré dans l'existence. Catherine jouait avec sa création – et peut-être avec l'onomastique.

Mayotte



Catherine Gide lisant,
2011 (photo :
Peter Schnyder).

Anne BOURJADE

Fondation des Treilles, Tourtour / Paris

Ma rencontre avec Catherine Gide...

eut lieu, pour la première fois, au domaine des Treilles, qui accueille l'ensemble des activités de la Fondation que je dirige. Cette rencontre avait pour objet l'étude d'un partenariat entre la Fondation des Treilles et la Fondation Catherine Gide, les deux institutions étant liées par la proximité intellectuelle entre André Gide et Jean Schlumberger.

C'était très exactement le 22 juillet 2009 et je voudrais témoigner, au-delà d'une petite anecdote, l'admiration immédiate que j'ai eu pour Catherine.

Pour les honorer, j'avais décidé de loger Catherine et Peter dans la maison de notre fondatrice, Anne Gruner-Schlumberger, *Barjeantane*, qui abrite notamment le bureau de Jean Schlumberger et le Centre Jean Schlumberger, dédiés à la recherche littéraire.

Peter avait pris le soin de me dire qu'ils arriveraient accompagnés de leurs deux chiennes, deux bergères picardes. Ignorant tout de l'espèce canine, j'avais imaginé, Dieu sait pourquoi, qu'il s'agissait de petits chiens. Quelle ne fut ma surprise de voir bondir hors de la voiture deux solides gaillardes qui, pour

Catherine Gide-

Cabris le 27 Juillet 2009

Chère Anne Bourjade,

Encore un grand merci pour votre accueil
si chaleureux.

Tout un vote fondation aux Treilles "l'ambassadeur";
vous êtes un chef.

Se ne trouve que des lieux communs admiratifs
pour parler de ce site enchanteur, vous devez
en avoir les oreilles rebattues.

A l'occasion dites-moi si les marcaissins
montent sur le dos de leur mère ou grimpent
dans les branches des figuiers pour faire
tomber les fruits. C'est innouï à imaginer, aussi
si un jour, l'un de vous prend une photo
je suis preneur.

Chère Anne croyez à toutes mes pensées
admiratives et très affectueuses.

Permettez-moi de vous offrir un
exemplaire de Paludes, illustré par André Jacquemin
qui pourrait enrichir vos collections.

Catherine

se dégourdir les pattes après un long voyage, se mirent à batifoler joyeusement autour de nous, puis, découvrant la piscine à proximité y plonger et revenir dégoulinants d'eau. Catherine et Peter, voyant la crainte élargir mes yeux, me rassurèrent immédiatement sur l'obéissance de Syrah et Milena et promirent que la précieuse maison de *Barjeantane* ne serait pas mise à sac, ce qui se révéla tout à fait exact !

Mais surtout, et bien au-delà, je voudrais dire combien, voyant Catherine pour la première fois, mon admiration fut instantanée et, je crois, instantanée aussi une sympathie réciproque. Son extrême minceur, sa fragilité apparente n'enlevaient rien à l'acuité et l'intelligence de son regard, le charme de son sourire, son humour et l'attention qu'elle portait aux gens et aux choses de la vie. D'elle émanaient une puissance et une volonté sans failles.

Nous avons bavardé longuement, j'ai raconté les Treilles y compris l'histoire incroyable mais vraie des petits marcasins qui montent sur le dos de leur mère pour dévorer les fruits de certains petits figuiers du domaine. Ceci est évoqué par elle dans une lettre que j'ai précieusement conservée et dont je joins la copie.

Puis nous avons assez vite tracé, grâce à son énergie et sa perspicacité, ce qui est

devenu depuis un réel partenariat entre les deux fondations, autour de l'œuvre d'André Gide. Nos échanges ont continué, épistolaires et par voie électronique, souvent par l'intermédiaire de Peter, avec toujours une affection partagée.

Sa disparition m'attriste profondément. Nous n'avons eu, hélas, que peu de temps pour nous connaître, mais c'est une véritable amie que j'ai le sentiment d'avoir perdue.

Anne Bourjade

Brigitte CHIMIER
Uzès

Catherine Gide, avec élégance

Catherine Gide est décédée le 20 avril 2013, deux jours après son quatre-vingt-dixième anniversaire.

Récemment, elle avait créé la Fondation Catherine Gide, afin que soit poursuivi le travail de diffusion des écrits d'André Gide qu'elle avait assumé efficacement et discrètement depuis le décès de son père en 1951.

Elle était en effet la fille de l'écrivain et d'Élisabeth Van Rysselberghe, naissance dans des circonstances bien éloignées

des conventions sociales de l'époque, et dont le mystère ne lui fut révélé que tardivement, Gide ayant voulu garder secrète sa paternité par égard pour son épouse Madeleine.

Ceux qui ont eu à travailler avec les ayants droit d'artistes ou d'écrivains le savent, la responsabilité de défendre les droits moraux et patrimoniaux d'un disparu célèbre est une lourde charge qui peut parfois amener à des crispations. Certains, inquiets de la réputation posthume du créateur, n'hésitent pas à censurer son œuvre, que ce soit en refusant sa diffusion ou même en la détruisant. D'autres cherchent à tirer un prestige personnel des créations du cher disparu. Catherine Gide n'est jamais tombée dans ces travers. Elle a toujours veillé à ce que les chercheurs aient le plus large accès à l'œuvre de son père et favorisé la publication de textes inédits et de correspondances. En cela elle a fait preuve de cette élégance qui me semble le mot le plus juste pour parler d'une femme que je n'ai hélas pas eu le plaisir de rencontrer, mais que révèlent avec finesse les *Entretiens 2002-2003* publiés dans « Les Cahiers de la NRF » en 2009, et le documentaire de Jean-Pierre Prévost, *André Gide, un petit air de famille* (2006). Dans ce film, comme dans le beau livre de photographies *André Gide. Un album de famille*, rayonne l'élégance de Catherine Gide, cette élégance nette et

simple, sans affectation, d'une femme sportive, aimant la nature, la marche et les animaux. Enfant espiègle avec, selon André Gide, « les yeux les plus rieurs qu'il ait jamais vus », adolescente aux grandes jambes de faon, jeune maman radieuse, autant d'images attachantes de cette femme.

Avec la même élégance, elle a su trouver la bonne distance vis-à-vis d'un héritage encombrant. Dans le documentaire de Jean-Pierre Prévost, il faut la voir répondre, courtoisement mais fermement, lorsque l'entretien prend un tour un peu trop personnel : « Là je parle de moi et ça n'a aucun intérêt, je n'ai fait aucune œuvre et ça n'a aucun rapport avec mon père », avant de réorienter la conversation vers ses souvenirs de Gide.

C'est tout naturellement que Catherine Gide soutint dès sa création le développement d'un fonds Gide au musée d'Uzès, initié par Georges Borias. Elle honora de sa présence l'inauguration d'une exposition à Uzès pour le centenaire de l'écrivain, pendant l'été 1969, et se prêta de bonne grâce au cérémonial du dévoilement d'une plaque baptisant le chemin André Gide, qui relie le Portalet au Val d'Eure tant aimé par son père.

Par la suite, elle fit de nombreux dons au musée : livres et documents sur la famille Gide, en 1972 et 1978, et à nouveau en 1992 ; objets personnels de Gide comme ses passeports en 1993, puis en 2001 ses

foulards, son album de collages d'enfant et la canne que lui avait offerte Francis Jammes, sans oublier la malle du voyage au Congo, redécouverte dans la cave de l'appartement parisien après soixante-quinze ans d'oubli...

En 2006, elle offrit le lumineux portrait de son père par son grand-père maternel Théo Van Rysselberghe, et celui de Théophile Gide, un ancêtre exilé en Prusse au xviii^e siècle.

Catherine Gide revint à Uzès, pour l'exposition « André Gide et ses peintres » organisée par Martine Peyroche d'Arnaud au musée en 1993, puis pour le colloque consacré à l'écrivain à l'occasion du cinquantenaire de sa disparition, en 2001. Mais elle était très prise par ses responsabilités d'ayant droit, et Uzès était loin... Elle ne put venir voir l'exposition de photographies prêtées par sa Fondation, « André Gide, un album de famille », organisée au musée par Jean-Pierre Prévost pendant l'été 2011. Cependant, elle n'oubliait pas le musée, suivant avec intérêt les créations des graveurs contemporains invités, dans le cadre de la Biennale de l'Estampe en 2010, à s'inspirer de l'œuvre de son père. Début 2011, elle offrit encore un très bel ensemble de souvenirs, parmi lesquels les disques de

Catherine Gide à
Cabris en 2011.



musique russe offerts à André Gide lors de son voyage en URSS, et le masque mortuaire de Leopardi, que l'écrivain garda toute sa vie dans son bureau.

C'est peu de dire que la salle Gide du musée d'Uzès doit beaucoup au soutien bienveillant de Catherine Gide et à son souci de transmettre l'œuvre de l'écrivain, avec respect et générosité, avec élégance en un mot.

Brigitte Chimier

Jean CLAUDE

Nancy

Catherine est partie. Elle a dû rejoindre un endroit rempli de jolies fleurs et animé par de braves chiens. Je suis tout ému, tout attristé par cette issue qui, certes, pouvait être prévisible. Catherine a toujours été très gentille avec moi. J'ai la collection de ses lettres et surtout des jolies cartes qu'elle aimait envoyer. Je ne l'ai pas vue souvent mais, par toutes les lectures ou les travaux universitaires, c'était comme si elle était très proche de moi. Elle m'intimidait quelque peu et pour franchir cette barrière, il eût fallu que nous nous vissions plus souvent.

Jean Claude

Daniel COHEN

Paris

J'ai connu Peter Schnyder au début des années 80. Il m'avait demandé de relire un long travail sur Gide.

Plus tard, j'ai fondé une maison d'édition, Intertextes, et publié le premier de ses volumes. Nous étions, alors, vers la fin de cette décennie et j'eus l'occasion de correspondre avec Catherine à propos de cet ouvrage. Je la connus à Neuilly, un peu plus tard. Évidemment, j'avais été impressionné en la voyant : la ressemblance physique avec le père était frappante. Il y avait, autour de sa table, quelques autres convives dont Mechtild, poète et peintre des libertés, qui disparaîtra le 1^{er} janvier de l'an 2000. Elle ne changea guère par la suite à mon égard : cordiale, toujours très franche, sincère. Les banquiers coupant les vivres de l'entreprise, elle me témoigna sa sympathie, fut généreuse et m'invita à plusieurs reprises à Cabris, souvent dans l'appartement parisien qu'elle occupait lorsqu'elle quittait la Suisse avant de prendre le chemin de son cher Midi.

Peter Schnyder, compagnon, ami, époux, n'a jamais ménagé ses efforts afin de la conseiller avec pertinence : les archives de Gide, à elles seules, nécessitaient un dévouement considérable – après l'effondrement de l'URSS, la gloire de l'écrivain connu, si possible, une nouvelle cime ; ses considérations



Catherine et André Gide
à Ascona, 1947.

sur le communisme, une fois la parenthèse de « compagnon de route » fermée, étaient validées par l'Histoire, un demi-siècle après. Catherine fut un inlassable passeur en faveur de ceux qui avaient posé Gide au centre de leurs travaux.

Elle me fit connaître ses enfants avec qui je me liais d'amitié, ses chiennes, ses « filles », disait-elle : elles comptèrent tant, Cyrène notamment. Lorsque celle-ci dut être piquée, elle m'appela ; il y avait, au fond de sa gorge, un sanglot retenu. Elle était certaine que je la comprenais, moi qui suis profondément attaché à la cause animale.

Les années passèrent. Je redevins éditeur. Écrasé par la tâche, un travail qui ne semble jamais tarir, nos relations s'espacèrent ; elle me reçut en l'été 2009 à Cabris. J'en garde un très joli souvenir, notamment les deux nuits au cours desquelles j'avais ouvert tant de livres

des années 20, 30 et 40, passés à une postérité certaine ou déjà fragilisée par les glissements de civilisation que la révolution du numérique n'a pas, loin de là, amortis !

Son énergie, sa capacité à la marche proverbiale me réenchantaient.

Je la revis, une dernière fois, à la veille du Noël de la même année.

Nous devions organiser une soirée au Lucernaire, le lundi 29 avril, en hommage à sa personnalité, et, ce faisant, en hommage à son céléberrime père.

Le destin en a décidé autrement qui l'a fait disparaître quelques jours à peine après le jour de son anniversaire.

Catherine Gide était déjà un mythe du vivant de son père : c'est dire à quel sommet la France avait placé ce dernier. Jamais elle ne s'en infatua. Elle

évoquait avec un détachement, au moins apparent, les difficultés de son enfance, tout en étant consciente d'être l'héritière d'une famille magnifique. Elle avait du reste un sens très exact de ses responsabilités. La communauté gidienne lui survivra sans doute, mais avec son départ le lien immédiat et charnel avec le Père est rompu. En ce sens, elle demeure irremplaçable.

D'elle, je garde, peut-être surtout, son respect de la nature et son amitié des animaux. Elle avait le sentiment qu'il y avait, là, un charme, une grâce, un mystère, une antériorité qu'aucune culture, invention et agrégat des hommes, ne saurait dépasser. Elle nourrira désormais l'humus des gens qui ont compté et formé mon ciel des fixes.

Daniel Cohen

Michel DROUIN

Paris

Cher Peter,

Aujourd'hui, 3 mai 2013, je suis en pensée avec vous et tous les vôtres, en ce jour d'inhumation au Lavandou de ma chère cousine Catherine¹, votre

1. Michel Drouin est le petit-fils de Marcel Drouin, qui avait épousé Jeanne Rondeaux, une sœur de Madeleine. [Note de l'éd.]

épouse. J'ai beaucoup pensé à elle lundi dernier, à l'occasion d'un court séjour à Pont-Audemer chez mon cousin Jacques Foltz (fils d'Odile Drouin, sœur de mon père Jacques), car j'ai tenu à me rendre, avec mon conjoint, au cimetière de Cuverville, pour m'incliner sur la tombe de mon père, et celles de notre famille. Nous avons fleuri toutes les tombes, et vous devinez combien mon émotion était forte en méditant devant la sépulture du père de Catherine, en songeant à elle, à votre cruelle épreuve, que je me permets de partager du plus profond de mon cœur. Je suis, à présent, le seul survivant de l'enterrement de mon grand-oncle, dont je me souviens – effet de l'âge – comme si c'était « hier ».

Tant de souvenirs me reviennent, concernant Catherine, que j'ai connu au Vaneau, en 1946, et rencontrée à maintes reprises, avec Jean Lambert (visité souvent Impasse Guéménée) et les enfants. Catherine – j'ai gardé toutes ses lettres – me nommait son « cher cousin », car elle était attachée à son ascendance Rondeaux – par sa grand-mère Juliette, sœur de mon arrière-grand-père Émile Rondeaux. Si le « côté Van Rysselberghe » l'emportait sur tout autre – bien entendu, et je me souviens très bien de Madame Théo et d'Élisabeth –, Catherine ne reniait rien du « côté Rondeaux » (ô Proust!), comme elle l'avait souligné elle-même

devant mon père, à l'occasion d'une exposition « Gide » à Rouen où une photo les montre tous les deux en parfaite harmonie. Catherine savait indubitablement (et c'est important vu quantité d'élucubrations propagées jadis au sujet d'un « fossé » dû à sa naissance) que mon père, dans sa sagesse, reconnaissait l'existence de Catherine, avec le plus grand respect pour sa personne, et je dirai même avec amitié. Et nous avons été élevés dans ce respect, moi tout le premier, en tant qu'ainé, et reçus au Vaneau pendant des années.



André Gide et Catherine
à La Bastide Franco,
1924.

Je pense que c'est l'attachement de Catherine à son ascendance Rondeaux qui a pu motiver, en partie (mon admiration pour son père lui était connue), le fait de m'avoir associé à la Fondation, chez Élisabeth, de l'Association des Amis d'André Gide. Nous étions trois :

Catherine, Claude Martin et moi. Et Catherine a toujours su, comme vous-même, cher Peter, mon intérêt passionné pour l'Œuvre de Gide, pour la *NRF*, pour les liens si étroits entre Gide et mes grands-parents. Combien je regrette de n'avoir pas pu encore achever, de son vivant, la correspondance Gide-Drouin, en raison du mal implacable et incurable qui m'a foudroyé il y a trois ans. Vous la recevrez, ainsi que les enfants.

Mais combien je me réjouis que Catherine et vous-même ayez eu l'excellente idée de créer, à Rouen, un pôle de recherche gidien, sur les attaches de Gide avec Rouen et la Normandie, avec les Rondeaux-Drouin.

*

Que n'ai-je pu revoir plus souvent Catherine et vous, ces dernières années : regret lancinant – il est trop tard. Me demeure inoubliable son souvenir affectueux en me revoyant à Cognoy pour le centenaire de la *NRF*. Je relirai ses lettres avec une indicible nostalgie.

Ayez la bonté, cher Peter, de transmettre aux enfants, grands et petits, mon très profond chagrin. Pour eux, comme pour vous, je vous adresse mes amitiés et mes souhaits de douceur, de courage et de paix.

Michel Drouin



Raphaël DUPOUY

Le Lavandou

Si Monsieur le Maire me le permet, je vais me faire un court instant le représentant du Lavandou pour évoquer les liens de Catherine avec notre village ; et m'adresser directement à elle pour lui témoigner toute notre affection et notre reconnaissance d'avoir choisi notre cimetière comme dernière demeure¹.

Chère Catherine,

Du Lavandou – et de Saint-Clair en particulier – vous gardiez un souvenir enchanté. Vous l'avez écrit. Habitée aux contes de fées dont votre mère et votre grand-mère vous narraient mille aventures, vous pensiez vivre à Saint-Clair parmi les dieux de l'Olympe. La réalité n'avait que peu d'emprise sur l'enfant heureuse que vous étiez alors. La villa *Le Pin* était votre nid d'oiseau, votre refuge, et les fonds de Saint-Clair votre paradis. Un monde bien plus serein que celui de Cabris qui suivit...

Oui Catherine, à cette époque, la plage de Saint-Clair était déserte. On pouvait y accéder par un bois de bambous ;

1. Discours prononcé lors de l'inhumation de Catherine Gide au Lavandou. [Note de l'éd.]

Bernard Franck
et Catherine au *Pin*,
Saint-Clair.

et les bords du ruisseau regorgeaient d'animaux que vous aimiez étudier des heures durant. Saint-Clair, c'était aussi le territoire de « Monsieur Théo », mais surtout de « Mamie Tit », votre grand-mère Maria, qui vous fit l'école jusqu'à huit ans. Là, votre solitude ne donnait que plus de poids au mystère qui vous entourait.

N'ayant que trois ans quand votre grand-père mourut, vous disiez n'avoir aucun souvenir de lui. Pourtant, vous manifestiez une profonde tendresse pour l'homme et une grande admiration pour l'artiste. C'est vrai que vous aviez toujours entendu parler de son dévouement et de sa grande gentillesse. Vous aimiez souligner qu'il n'était heureux qu'en peignant.

Si Le Lavandou se souvient aujourd'hui de son passé culturel, si des expositions d'œuvres de Cross et Van Rysselberghe ont été possibles en 2005 et 2006, c'est en grande partie grâce à vous Catherine. Je me souviens que l'idée d'un colloque « André Gide » en 2001, cinquante ans après la mort de votre père, est venue de vous ; que vous avez soutenu et honoré de votre présence cet événement et qu'ensuite, le prêt de vos œuvres de Cross et de Van Rysselberghe nous a permis d'emprunter à d'autres collectionneurs, rassurés par votre caution, et de proposer la découverte d'un « Théo

Van Rysselberghe, intime », puis d'un « Henri-Edmond Cross sur papier » à l'Espace culturel du Lavandou. Deux films racontent désormais aux générations futures cette belle histoire de l'école néo-impressionniste de Saint-Clair. Votre voix, lisant de très beaux textes de Maria, commence l'un et termine l'autre. Ces pages évoquent avec intelligence et sensibilité ces deux grands personnages.

Tourné en partie à Saint-Clair, un autre film, *André Gide, un petit air de famille*, de Jean-Pierre Prévost, trace pour sa part les contours de votre singulière famille.

Catherine, lorsque Peter nous a appris la triste nouvelle de votre disparition, j'ai pensé à ce que vous aviez dit lorsque vous avez édité les *Lettres à la Petite Dame*, les correspondances entre votre mère et votre grand-mère « afin que le monde d'Élisabeth ne disparaisse pas tout à fait ». En encourageant les événements autour de Gide et Van Rysselberghe, notamment par le biais de votre Fondation, vous avez fait en sorte que l'on puisse aisément retrouver ce monde à travers les traces laissées.

Que dire encore à l'heure de vous quitter ? Vous nous aviez préparés. Nous nous y attendions. Nous savions que ce n'était sans doute plus qu'une question de jours. Catherine, vous vous êtes

éteinte doucement. Heureusement. Discrètement. Cela vous ressemble.

Nous savions que vous teniez à être inhumée là, le moment venu, au Lavandou, près de vos grands-parents. Vous étiez si attachée à leur mémoire et à vos doux souvenirs d'enfance à Saint-Clair.

Voilà, le moment est venu. Puisse Le Lavandou être à la hauteur de ce que vous lui avez donné. Et vous, y reposer dans la paix éternelle.

Raphaël Dupouy

Le Lavandou, le 3 mai 2013

Philippe et Viviane ERNY

Bordeaux

Cher Peter,

Nous avons été très émus de découvrir ce bouquet de témoignages d'amis de Catherine, accompagné d'un choix de photos où éclatent la beauté du regard, l'intelligence, la sur-vitalité d'une personnalité hors-norme. Merci.

Nos trop rares rencontres à Bordeaux, Berson chez nos amis Gardair, Paris, Bâle nous ont à chaque fois renforcés dans cette conviction essentielle que dans notre passage sur terre notre seul choix était la Vie. Chaque geste, chaque parole, chaque expression humoristique de son visage nous apportaient la



Catherine Gide
à la villa Noailles
(Hyères), mars 2011
(photo : Raphaël Dupouy).

monstration de cette philosophie. Elle aidait tout un chacun à sublimer son noyau de souffrance.

Son arme préférée était sa parole brève et pertinente qui faisait mouche. Nous pouvons en témoigner. Ainsi, un jour de visite à Malagar, elle entra dans la chambre que Gide occupa lors de son séjour-rencontre avec François Mauriac. Le décor, style fin XIX^e, plutôt laid, comprenait deux lits : un grand, au centre, triste, avec au-dessus de la tête de lit un

christ en croix saint-sulpicien, et dans un angle un lit-cage en fer d'une personne. Les yeux de Catherine font rapidement le tour du décor. Elle s'avance de deux pas alertes, se retourne brusquement et en riant fait mine de se coucher en lançant à la ronde : « Oh ! Gide a dû dormir dans celui-ci ! » Que de choses a-t-elle su nous signifier en ces quelques secondes ! Merci, cher Peter, de nous avoir permis la rencontre de Catherine. Nous avons conscience que c'est grâce à cette admirable complicité que vous partagiez tous les deux et votre généreux sens de l'amitié que nous avons pu connaître de tels moments de bonheur.

Philippe et Viviane

Hanspeter et Christine FINKBEINER Oftringen

Begegnung mit einer „Grande Dame“

Christine und ich als Mitglied der „Fondation Catherine Gide“ hatten das Vergnügen, viele Stunden mit Catherine zu verbringen. Ihr herzliches Lachen, ihr grosses Wissen, Charme und Witz waren ihr unverkennbares „Markenzeichen“.

Sie wird uns sehr fehlen. Wenn wir die vielen Fotos von unseren gemeinsamen

Anlässen im In- und Ausland ansehen, haben wir das Gefühl, dass Catherine immer noch unter uns ist.

Dank ihrer Grosszügigkeit kann ihre Stiftung die Lebensphilosophie ihres Vaters nunmehr weitertragen und vermitteln helfen.

Jungen Künstlern, Schriftstellern und Studenten ermöglicht die Stiftung, durch Geldspenden deren Ideen, Kompositionen usw. zu verwirklichen – unter dem „Patronat“ von André Gide.

Dankeschön, Catherine, wir halten Dich in Ehren.

Christine und Hanspeter

Anne FRENZEL–PHILIPPE
Pignans

Lettre à Catherine

La première fois que je vous ai aperçue, c'était au palais Neptune de Toulon, je suis restée en retrait. La seconde fois que je vous ai vue, c'était à Hyères, villa Noailles. Cette fois, j'ai osé. Je me suis approchée de vous, je me suis présentée, je vous ai dit le plaisir que j'avais à vous rencontrer, et le bonheur que j'avais de lire et de travailler sur l'œuvre de votre père. Vous m'avez accueillie avec beaucoup de douceur. Je vous ai demandé de bien vouloir poser à mes côtés, vous avez accepté, pour me faire plaisir. Les heures ont passé, vous avez assisté au



colloque qui rendait hommage à André Gide. Puis, je suis revenue vers vous, nous avons échangé quelques propos avant votre départ, il ne s'agissait plus pour moi de parler de votre père, mais d'être auprès de vous, de vous regarder, de vous écouter. L'heure de vous quitter est venue, très vite. Vous m'avez alors demandé comment je me prénommiais. En entendant la réponse, vous avez souri et murmuré : « Quel joli prénom, comme ma petite fille, il vous va bien. » Puis, vous m'avez soufflé les mots les plus doux qui soient, vous en avez couché certains sur une affiche, seul papier que j'avais à ma disposition. Nous étions au printemps. À Noël, j'ai reçu en cadeau *Les Entretiens 2002-2003* – s'y nichait ce que j'avais pu observer en étant assise à vos côtés : votre sensibilité, votre simplicité, votre disponibilité. Je vous ai écrit une lettre pour vous raconter ma joie d'avoir lu cet ouvrage qui me faisait mieux vous connaître, je ne l'ai jamais envoyée. Aujourd'hui, je regrette de n'avoir pas rencontré plus tôt la femme attachante, chaleureuse, spontanée, distinguée et inoubliable que vous êtes, Catherine.

Anne Frenzel-Philippe

Catherine Gide à Cabris,
en compagnie de Milena
et Syrah, 2004 (photo :
Mechthilde Fuhrer).

Mechthilde FUHRER Strasbourg

Je garderai de Catherine Gide le souvenir d'une femme exceptionnelle profondément humaniste. Je conserverai toujours dans mon cœur nos promenades en compagnie de Syrah et Milena dans la garrigue de Cabris. Lors de notre dernière rencontre, en septembre 2012, j'ai encore pu constater combien Catherine s'intéressait à tout, à autrui ; elle savait déceler avec curiosité la beauté, chez les hommes comme dans la nature. L'art occupait une place clé dans sa vie et Théo était omniprésent dans son univers.

Catherine était généreuse et avait le sens du partage. Je lui rends grâce de m'avoir envoyé pour ma thèse des documents inédits accompagnés de notes comme « cela pourrait vous intéresser » ou encore récemment le livre sur sa famille, « pour Mechthilde, avec l'espoir que cette résurgence d'un passé révolu l'amusera ».

Je remercie Catherine de m'avoir honorée de sa confiance et de son amitié.

Mechthilde



Christian GARDAIR

Berson

Le 28 avril 2013

*

Catherine dont l'élan vital rayonne au cœur de mon être, Catherine si proche de la nature même du Paysage, Catherine unie au moindre végétal lors des marches = souvenirs si présents : OLTEN ou CABRIS; exaltation des chiennes festives en liberté.

Catherine si attentive à ma vie et mon travail de PEINTRE-PAYSAGEUR : lien d'histoire de l'Art lors de l'exposition THÉO VAN RYSSELBERGHE parcourue près d'elle à Bruxelles.

Tout un monde ouvert par amitié et tant de simplicité sur son père, « la Petite Dame », Le Lavandou et sa famille. Tout un déploiement de force vive, de gaieté, d'attention = leçon de vie naturelle sans aucun excès verbal, pédagogie par la PRÉSENCE : une « *présence-demeure* » où il fait bon s'abriter.

Peter inséparable pour nous de Joie partagée au long de tant de belles heures

Christian Gardair, page extraite du livre à exemplaire unique *Prénom Catherine*, avec des textes de Peter Schnyder, 2002.

avec Catherine : une lumière où il est bon de faire halte.

Sentiment vivant d'un précieux Cadeau de la Vie qui porte du fruit.

Merci Catherine GIDE.

Christian GARDAIR

Yvon GIRARD

Paris

Cher Peter,

Je souhaiterais, par ces quelques mots, vous dire simplement que ma pensée va vers vous, avec amitié, et fidélité.

J'ai eu le plaisir et l'honneur de vous rencontrer, de travailler avec Catherine et vous; ces rencontres furent toujours amicales, fructueuses et riches. [...]

Yvon Girard

Éva et Bernhard GORGÉ

Herzogenbuchsee

Mit grosser Betroffenheit haben wir vom Hinschied von Catherine Kenntnis nehmen müssen. Auch wenn wir wussten, dass sich ihr Zustand in letzter Zeit rasch verschlechtert hatte, kam ihr Ableben für uns nun doch sehr plötzlich. Wie Walter uns berichtete, hat Catherine



Catherine Gide et
son père dans le temple
de Poséidon à Paestum,
en juin 1950.

im Beisein ihrer nächsten Angehörigen einen guten Tod erfahren dürfen.

Wir sind dankbar, Catherine begegnet zu sein – wenn auch erst gegen Ende ihres langen und reichen Lebens.

Dankbar für die Zuwendung, die auch wir von ihr erfahren durften. Dankbar auch für die eindrücklichen Einblicke in ihre Familiengeschichte, die sie uns durch ihr Album geschenkt hatte – Zeugnis und Kristallisation einer langen Epoche europäischer Geschichte.

Als offene, warmherzige und bis zum Ende ihres Lebens jugendlich geliebene Persönlichkeit wird uns Catherine in heller Erinnerung bleiben.

Éva und Bernhard Gorgé

Walter GORGÉ

Schliern bei Bern

Erinnerungen an Catherine Gide

Ich habe Catherine Gide anfangs der Neunzigerjahre in Südfrankreich kennengelernt, als ich zum ersten Mal nach Cabris eingeladen wurde. Ich entsinne mich noch gut, wie ich sie und Peter in Cannes im Bahnhofbuffet traf und wie wir dann alle zusammen

im offenen Cabriolet, den die Frau mit souveräner Sicherheit lenkte, zu ihrem prächtigen Wohnsitz hinauffuhren. Auf der Gartenterrasse ihrer stattlichen und malerischen Villa wurde ich aufs herzlichste empfangen und bewirtet. Da war auch ihr Hund Cyrène, der Picard-Schäfer, zu dem ich bald einmal Vertrauen fasste.

Catherine war die Seele des Hauses. Im Laufe der Woche, die ich in ihrem schönen Heim verbringen durfte, machte sie sich emsig in Küche und Garten zu schaffen, und alles, so hatte man das Gefühl, erschien ihr leicht und selbstverständlich. Catherine hat für uns hervorragend gekocht: Ihre meridionale Küche schmeckte hervorragend und war erst noch gesund.

Dabei zeigte sich die Hausherrin stets von einer bewundernswerten Heiterkeit: Catherine war das, was man eine Frohnatur nennt, gepaart mit einer besonderen Feinfühligkeit den Mitmenschen gegenüber. Das durfte ich auch in späteren Jahren bei meinen Besuchen in Olten immer wieder erleben: Es war ihr nämlich gar nicht recht, wenn sie etwa glaubte, sie hätte jemanden durch ihre Äusserungen verletzt.

Catherine erwies sich stets offen für alles Schöne in Natur und Kunst. Zu ihrem 70. Geburtstag wünschte sie



Ci-contre et à droite : Catherine Gide lors de l'exposition « Présence d'André Gide » à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, à l'occasion du centenaire de l'écrivain. Captures d'écran, images INA.

sich von mir ein Lexikon der Flora in der Schweiz, das sie natürlich auch bekam. Mit offenen Augen und wachen Sinnen schritt sie durch die Welt, den Vogelstimmen lauschend und sich an schönen Blumen erfreuend. Stets begleitet von ihren treuen Vierbeinern, legte sie grossen Wert auf Spaziergänge und körperliche Bewegung.

Nicht selten ging einem solchen Sonntagsspaziergang ein Museumsbesuch voran, denn eine besondere Liebe zur Malerei – wie könnte es auch anders sein – prägte ihr Wesen. Ihre Villa in Cabris und das Haus in Olten sind voll von Bildern ihres berühmten Grossvaters Théo Van Rysselberghe und solchen anderer Maler, die sie durch ihr Leben begleitet haben. Dazu gehört nicht zuletzt der Solothurner Künstler Roman Candio.

In ihren Mussestunden fand man Catherine zumeist mit einem Buch auf den Knien vor: Nicht bloss literarischen Werken galt ihr Interesse, sondern bisweilen auch Sachbüchern aus Technik und Wissenschaft. Noch zur Zeit, da sie schon pflegebedürftig war, lagen in ihrem Zimmer die verschiedensten Bücher rundherum verstreut.

Catherine hatte nie „ausgelernt“. Bis ins höchste Alter zeigte sie sich bereit, Neues aufzunehmen und sich anzueignen. An sich selber zu arbeiten, das blieb für sie bis ans Lebensende oberstes Gebot. So war es nach ihrer Erkrankung für sie nur folgerichtig, dass sie mit unermüdlichem Willen versuchte, die verlorengegangene Sprechfähigkeit wiederzuerlangen und ihren Körper zu trainieren. Solange als möglich benutzte

sie im Heim nie den Lift: auf das Treppensteigen legte sie grossen Wert.

Unvergesslich bleibt für mich einer der letzten Bummel mit Catherine, der durch den Wald oberhalb des Altersheims „Weingarten“ führte. Das ist Im Sommer 2012 gewesen. Noch zeigte sie sich fähig, die kleinsten Veränderungen wahrzunehmen. Verschiedene Vogelstimmen ertönten durch das Gehölz, und als wir zusammen auf einer Bank sassen, stellte sie fest, dass der Gesang auf einmal verstummt war. Unser Gespräch galt ihrem berühmten Vater, dem sie in mancherlei Hinsicht gleichsah und dem auch ich als Leser viel zu verdanken habe.

Heute bin ich traurig und dankbar zugleich: Traurig darüber, dass Catherine von uns gegangen ist; dankbar jedoch dafür, dass es mir geschenkt war, mit diesem ausserordentlichen und lebenswürdigen Menschen den Weg kreuzen zu dürfen.

Walter Gorgé



Alain GOULET

Caen

Hommage à Catherine Gide

1. Une lettre

Catherine, chère Catherine,

C'est pour le centenaire de votre père, en 1969, que vous m'êtes apparue pour la première fois, toute simple, accueillante, curieuse du jeune universitaire que j'étais alors et de ses projets, toute prête à favoriser ses recherches et à l'aider. Et c'est ainsi qu'année après année, vous êtes devenue une amie, toujours prête à consacrer votre temps pour servir l'œuvre de votre père en donnant aussi de votre personne, discrètement, avec tact et intelligence, sans jamais vous mettre en avant, mais désireuse de garder la barre entre vos mains, soucieuse de discerner et de juger tout en ayant confiance en celui ou celle que vous jugiez digne de cette confiance.

Je n'oublierai jamais la manière dont vous m'avez permis pour la première fois de consulter les trois grands registres du manuscrit des *Caves du Vatican* qui appartenaient à votre mère Élisabeth. C'était en 1972, et vous m'aviez dit de venir le consulter chez vous, à Neuilly. J'arrive et vous m'ouvrez avec un visage empreint de contrariété : le manuscrit

n'est pas là et il faut que vous alliez à sa recherche. Vous me laissez seul (avec vos deux chiennes bergères picardes, Sido et sa fille) dans votre appartement où je reconnais des tableaux de votre grand-père Van Rysselberghe, et toutes sortes de livres de Gide et de divers écrivains. Puis vous revenez, me proposant de vous accompagner en taxi place de la Bourse où nous trouverions le manuscrit dans le coffre d'une banque. Et c'est ainsi que, ma première journée penché sur ce précieux manuscrit, je l'ai passée dans la salle des coffres d'une banque, dans son sous-sol, derrière de grosses grilles refermées par un gardien à l'énorme trousseau de grosses clés.

J'arrête là mes anecdotes, mais je voudrais vous exprimer mon immense reconnaissance pour celle que vous avez été pour moi, n'hésitant pas à me confier l'armoire aux manuscrits de votre père de votre résidence de *La Mivoie*, dans les Yvelines, m'y accueillant avec simplicité, cordialité, avec une attention et une affection discrète et quasi maternelle. Je voudrais simplement dire que vous avez été ainsi une tutrice avisée et précieuse pour beaucoup de chercheurs gidien·ne·s auxquels vous apportiez tout naturellement votre aide, que je sais unique et irremplaçable. Je voudrais simplement vous rendre hommage, et d'abord à vos qualités humaines, à vos facultés d'accueil, d'intelligence et

de dévouement. Vous étiez soucieuse de servir, et que votre action puisse se prolonger, et c'est ainsi que vous êtes occupée de répartir tant de reliques gidien·ne·s entre diverses institutions qui en feraient le meilleur usage et selon une forme de justice, et que vous avez créé cette Fondation qui porte votre nom et qui poursuit votre œuvre.

Merci à vous, chère Catherine. Merci au nom de tous les chercheurs gidien·ne·s. Vous vivez en nous et nous ne vous oublierons pas.

Alain Goulet
23 avril 2013

2. Une apostille à ma lettre

Depuis que j'ai envoyé ce texte, j'ai beaucoup pensé à Catherine, à tant de moments que nous avons passés ensemble, à tous ces mots que nous avons échangés, à son amitié si vive et si spontanée, à tout ce que je n'ai pas dit de sa gentillesse et de sa distinction, de la femme remarquable qui aimait la vie sous toutes ses formes et qui savait si bien accueillir qui venait à elle et ce qui venait à elle, que je voudrais ajouter encore quelques mots pour lui rendre hommage, une espèce de codicille, même si l'essentiel de ce que je peux éprouver est bien au-delà des mots.

Je voudrais insister d'abord sur sa liberté d'esprit, son indépendance vis-à-vis d'autrui, ce qui donnait encore plus de prix à ses paroles, à ses compliments, à son amitié, à son attention aux autres, à sa générosité. Je voudrais dire combien elle savait embrasser la vie à sa façon et accueillir tout ce qu'elle offrait, combien elle aimait marcher, combien elle pouvait être curieuse de tout, combien elle aimait échanger, combien elle savait charmer par sa conversation où l'on sentait sa pensée s'inventer à chaque instant tant elle fuyait ce qui était convenu. Combien elle était fidèle à sa façon, combien elle était vraie, authentique

comme l'étaient son père et sa mère. Combien elle savait rendre service en devançant parfois les désirs de ses amis et de ses proches, offrant plus que ce qu'on n'osait lui demander; combien elle savait encourager et aider tous ceux qui se consacraient à l'œuvre de son père, combien elle savait assumer avec tant de simplicité ses tâches d'héritière avec une prévenance extraordinaire.

Je me souviens des premières années de notre amitié, par-delà les premières assemblées générales de l'Association

Catherine
dans les années 1940.



des Amis d'André Gide nouvellement créée dont elle était la Présidente, dans la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, la grande exposition de la Bibliothèque nationale où nous nous étions rencontrés, comme aussi au colloque du Centenaire du Collège de France, de sa venue à Caen, chez nous, en compagnie de son époux Pierre Desvignes, pour l'exposition canine de la foire de Caen où elle avait voulu présenter sa belle chienne Sido et sa fille, deux chiennes de la race berger picard qu'elle s'était donnée à cœur de contribuer à sauvegarder, car elle était alors presque disparue, et combien nous étions fiers de voir le lendemain sur le journal la photo de Sido avec elle, Catherine, sa maîtresse. Je me souviens de la manière dont elle me recevait dans son appartement de Neuilly comme aussi à *La Mivoie*, dans les Yvelines où j'ai rencontré son fils Nicolas, où je recopiais tant et tant de manuscrits, où souvent elle me laissait seul pour partir en promenade. Un jour, alors que j'étais penché sur ces manuscrits sortis de la grande armoire dans « la chambre de Gide » où je logeais, elle s'est approchée de moi avec précaution pour me dire qu'elle avait réalisé une analyse graphologique complète de mon écriture – elle qui avait été l'élève du grand graphologue Delamain – et qu'elle voulait me la présenter pour connaître mes réactions. Et elle a sorti de derrière son dos quatre grands feuillets couverts de





notes et de graphiques qu'elle m'a montrés, et j'ai été stupéfait de me trouver ainsi comme radiographié, mis à jour, reconnaissant sous sa plume les traits de mon caractère. Alors, elle m'a proposé de réaliser aussi d'autres analyses graphologiques que je lui proposerais, et c'est ainsi que je possède, de sa main, non seulement l'analyse qu'elle a faite de mon écriture, mais aussi celle d'Inge, ma femme, et celle de mon père et de ma mère.

Je me souviens comme, après le colloque «Gide» de Toronto, en 1976, elle nous avait emmenés en voiture, Claude Martin et moi, à *La Mivoie*, où nous avons esquissé devant elle le projet de micro-filmer et de publier certains des brouillons et manuscrits de Gide (je pensais particulièrement déjà à ceux des *Caves du Vatican*), projet qui n'avait alors pas eu de suite, car cela passait par une exploitation et publication au Canada, grâce à Andrew Oliver, et Catherine tenait à ce que tout reste en France et puisse se faire sous son contrôle. Et puis tant d'autres souvenirs encore autour de mes travaux gidiens – ainsi ce courriel du 27 novembre 2001, lors de la publication de mon cédérom *Édition génétique des Caves du Vatican* : «Mais oui, notre descente à la salle des coffres de chez NSM est une bien vieille histoire... Je suis très impatiente de

Catherine avec Isabelle.

recevoir votre “*opus magnum*”. / C’est donc à mon adresse oltonienne que vous pouvez me l’envoyer : [...] / Un grand merci d’avoir la gentillesse de me faire envoyer des exemplaires du CD-ROM. C’est extrêmement généreux de votre part. / Pour l’instant je ne vais pas à Paris, j’ai la “gestion” de deux chiens, et ce n’est pas une petite affaire. / Tous mes messages les plus affectueux à Inge et à vous-même. Et encore une fois BRAVO !! »

Et autour des livres qu’elle m’envoyait, jusqu’à ce livre personnel *La Vie d’une femme à des messieurs sans compréhension* que je lui avais adressé et qui m’avait valu cette lettre de sa main, du 25 mai 2011 : « Merci pour votre envoi ; très jolie sa présentation. / Votre récit est d’un intérêt constant. Très vivant, on n’a qu’une envie qui est de progresser dans sa lecture. / Votre témoignage est précieux et on sent bien combien la vie des femmes était contraignante. / Bravo, j’espère que vous êtes satisfait de votre excellente évocation. [...] »

Je tiens encore à remercier Catherine pour sa présence et pour son amitié, pour la grande dame qu’elle était, dans toute son authenticité, et qui continuera à vivre en tous ceux qui l’ont connue.

Alain Goulet
13 mai 2013

Pontus et Élisabeth GRATE Stockholm

Nous sommes très touchés d’avoir eu, grâce à vous, cher Peter, ce dernier contact avec Catherine la veille de son décès qui nous a plongés dans une grande tristesse. Que de beaux souvenirs nous avons d’elle : en Suisse, il y a dix ans, à Cabris, et à Stockholm, ce radieux jour de printemps, la joie de Catherine devant toutes les fleurs sauvages quand nous nous sommes promenés à Djurgården !

Élisabeth et Pontus

Odile GUILLERMET Le Pradet

Catherine,
Je me souviens de votre plaisir gourmand devant les citrons et les bigarreaux du jardin, de votre joie de retrouver un tapis d’iris sauvages dans un coin perdu des Maures, de votre regard face à la mer, sur une plage de La Londe au coucher du soleil, et de tous les instants partagés dans cette nature du Var que vous aimez tant.

Je garde ces moments précieux au fond de moi. Merci.

Odile Guillermet

Gerhard HUBER

Zurich / Paris

C'était une femme extraordinaire : autonome, aimable, courageuse, spirituelle avec une excellente mémoire : bien qu'elle eût déjà soixante-six ans quand on s'est rencontrés, elle se souvenait toujours de tout me concernant. Elle était hostile aux calembours. D'autant plus j'en construisais : j'en avais fait l'apprentissage chez le docteur Cottard au salon Verdurin...

Gerhard Huber



Catherine Gide
avec Syrah et Milena
à Olten, 2011 (photo :
Peter Schnyder).

Robert KOPP

Paris / Bâle

Cher Peter,

Les images se bousculent dans ma tête, tant ont été nombreuses les rencontres avec toi et Catherine depuis de si longues années. Beaucoup d'entre elles baignent dans la blanche lumière de Cabris, où, sur le chemin de la Corse, vous m'avez, chaque année, invité à faire une halte au début de l'été. Ce furent toujours les premiers jours de détente après des fins d'année encombrées de soutenances et d'examens. Et dès l'arrivée, Catherine s'est chargée de dissiper les airs de sérieux que nous nous imposions, de nous faire apprécier son rosé, ses olives, ses fromages de chèvre. Mais le moment le plus amusant fut toujours celui de la promenade d'avant dîner, Catherine en tête de la petite troupe, sautillant de pierre en pierre, disparaissant dans les fourrées, riant de notre essoufflement. Elle se sentait chez elle dans cette nature à peine encore sauvage et ses chiennes avec elle. Celles-ci faisaient d'ailleurs partie de la famille, au point de se servir sans trop de gêne dans les plats réservés théoriquement aux invités.

Paris et Olten formaient un singulier contraste avec ce monde agreste où, pour un peu, on aurait imaginé Catherine au milieu de ses paysans. Le monde dit civilisé semblait moins lui

convenir que la compagnie du ciel et des arbres centenaires. Ils parlaient un autre langage, qu'elle se refusait d'oublier. Mais elle ne se départit jamais de sa gaieté, de sa gentillesse, de son humour, de son franc-parler. Jamais elle ne se prenait pour « la fille de ». Et ce n'est qu'avec une certaine distance, faite de discrétion et de respect, qu'elle parlait de son père. Elle était pourtant tout entière dans la transmission. J'ai pu m'en rendre compte lors de cette soirée organisée avec des étudiants qui, faisant cercle autour d'elle, lisaient des extraits des *Cahiers de la Petite Dame*, du *Journal* et des *Lettres* concernant sa naissance et lui posaient des questions auxquelles elle répondait avec une gentillesse et un naturel désarmants. Ce fut une soirée mémorable, parmi beaucoup d'autres. Je serais incapable de te dire aujourd'hui quand, exactement, tu m'as présenté à Catherine. Elle avait l'élégance de me faire croire qu'on s'était toujours connu; pour elle, dans une amitié, le temps ne comptait pas, sauf celui qu'on pouvait passer ensemble. Et c'est ainsi que tout naturellement je me suis trouvé à Soleure, certain jour, pour fêter votre union. Une journée pleine d'humour, de gaieté, de chaleur contagieuse, où les anciens et les nouveaux venus se mélangeaient au sein d'une famille plus qu'élargie. Une cérémonie sans cérémonie qui était bien dans l'esprit de Catherine et de son tempérament

espiègle. Toutes ces images resteront dans ma mémoire; je les garde d'autant plus précieusement que je sais que la collection est désormais complète. Mais en ce jour de tristesse et de mélancolie, je tiens à te remercier, cher Peter, de m'avoir fait connaître et un peu côtoyer cet être d'une exceptionnelle délicatesse, d'un humour toujours en éveil et d'un indestructible sens de la vie. Le souvenir de Catherine m'accompagnera à jamais comme une lumière amicale.

Robert



Catherine et André Gide
à Ascona, 1947
(photo : Richard Heyd).

Justine LEGRAND

Paris

Hommage à Catherine Gide

« De battre son cœur s'est arrêté », nous annonçait bien tristement Peter Schnyder le 21 avril 2013, au lendemain du décès de Catherine Gide. En lisant ces quelques mots, je me suis immédiatement remémorée ma rencontre avec Catherine Gide. C'était au lendemain de ma soutenance de thèse à Toulon, où nous étions restés pour le colloque international « André Gide ».

Tandis que je m'installais sur l'estrade afin de parler des « réflexions sur les genres : du littéraire au culturel dans *Le Ramier* », mon regard fut attiré par cette femme que je vis prendre place au premier rang : Catherine Gide ! Ces mots résonnaient en moi : « Je rencontre enfin Catherine Gide. » Quel bonheur m'envahit alors à l'idée de pouvoir dire quelques mots en sa présence !

Tous ceux qui la connaissaient m'avaient parlé d'une femme réservée et dont la ressemblance avec son père ne pouvait échapper à personne. Et ils ne mentaient pas.

À la fin des interventions, je retrouvai Catherine Gide dans le hall de notre hôtel, et avec ma fille de trois mois dans

les bras, nous avons commencé une discussion... bien loin des débats du jour, nous avons parlé des enfants.

La banalité de notre échange et cette candeur de la rencontre fortuite ne firent que renforcer l'émotion que représentait l'honneur de parler avec Catherine Gide, pour laquelle je commençai de travailler quelques mois plus tard, devenant rédactrice pour la Fondation Catherine Gide.

« De battre son cœur s'est arrêté » tristement, malheureusement, mais sa mémoire, elle, saura perdurer à jamais dans le cœur de sa famille et de tous ceux qui ont eu un jour la chance de partager quelques instants en sa compagnie.

Justine Legrand

Frank LESTRINGANT

Paris

En souvenir de Catherine Gide

D'abord la légende, ou plutôt l'histoire littéraire qu'elle rejoint :

« L'événement dont tout le monde parla en 1946, ce fut, le 26 septembre, la première publique de *La Symphonie*

pastorale, un film produit par Édouard Gide et réalisé par Jean Delannoy sur des dialogues de Jean Aurenche et Pierre Bost. Gertrude, la jeune aveugle, avait les yeux célestes de Michèle Morgan. Pierre Blanchard, raide à souhait, mâchoire crispée, campait un très improbable pasteur. Le tout filmé en Suisse, sur fond de sommets enneigés – dans les Alpes, plutôt qu’au Jura, au-dessus de Château d’Ex, et non pas à La Brévine. Gide, qui avait assisté en mai à une projection privée, jugea que “cela ne ressemblait plus du tout à son livre”, mais que c’était “en somme un bon film”, où les acteurs étaient “excellents”.

«Gide fit effort sur lui-même pour être présent à la première, le soir du 26 septembre. Il souhaitait ne pas désobliger son cousin Édouard Gide, le producteur. Ce fut une soirée de gala d’un faste inouï, tout un déploiement de gardes municipaux, de lumières, de tapis, de palmiers, de toilettes. La guerre, soudain, paraissait loin, et la détresse persistante du pays. Une réception à l’Élysée n’aurait pas été plus somptueuse. Gide en habit, très à l’aise en définitive, allait et venait dans la salle, s’asseyant de temps à autre derrière sa fille Catherine, en beauté, et son gendre Jean Lambert, placés au centre du balcon, juste à côté de Michèle Morgan, la vedette de la soirée. Un long moment, à l’entracte, Gide, sans se douter apparemment à qui il parlait,

s’entretint avec Maurice Chevalier, le chanteur fantaisiste dont la gloire avait été à peine écornée par l’épisode de la collaboration. Quand Catherine, quelques jours plus tard, lui demanda ce qu’ils s’étaient dit, Gide tomba des nues ; leur conversation ne lui laissait aucun souvenir.

«L’accueil du film fut généralement favorable : “bon film en somme, très émouvant, qui n’a gardé du livre que l’histoire simplement humaine”. Michèle Morgan, “indépassablement bonne”, remportait tous les suffrages. “C’est elle qui sauve le film”, estimait la Petite Dame, ajoutant : “Maintes choses très agaçantes dans la première partie”¹. »

Qu’y a-t-il de commun entre l’actrice Michèle Morgan et Catherine Gide ? La jeunesse, l’élégance, la bonne humeur et la beauté. Deux femmes juvéniles et radieuses se côtoyèrent ainsi un peu plus d’une heure au balcon. Entre Catherine dans son statut de jeune femme mariée, étoile parée de ses plus beaux atours, et la dame que j’ai connue au printemps 2010, il y avait naturellement toute la différence de la jeunesse éclatante à un âge avancé. Mais hormis cela, tout était là, le bondissement, le sens de

1. Frank Lestringant, *André Gide, l’inquisiteur*, t. II, Paris, Flammarion, 2012, p. 1119ss.

la réplique, l'attention extrême portée à l'inconnu déjà sondé et d'emblée percé à jour. Naturellement la première rencontre avait été précédée d'une étude méthodique de la part de Catherine Gide, qui faisait volontiers appel à la graphologie. Je lui avais écrit sur papier d'un geste large et sans rature. Ses analyses l'avaient convaincue, sinon de ma bonne foi, du moins de mon intérêt pour son père.

Lorsque nous fûmes enfin en présence, par une journée radieuse de mai 2010 dans le Jura suisse, elle m'entraîna assez vite dans une de ses promenades quotidiennes, tenant en laisse les deux chiens qui bientôt furent laissés libres dans le sous-bois. Elle s'amusa à sonder mes connaissances botaniques, vite convaincue de mon ignorance en la matière, à la vue de spécimens des plantes les moins rares. J'étais un peu mortifié. Mais désormais elle m'accueillait et me laissait toute liberté ensuite pour explorer avec son mari Peter des liasses d'archives où je copiaïis un peu au hasard, embarrassé par le manque de temps et bientôt, le lendemain, par l'urgence du train à prendre.

Par la suite, Catherine me multiplia les signes d'amitié. Ses désaccords, elle les formulait de vive voix, au téléphone, rapidement. Parfois c'était en rafale, mais sans acrimonie. Elle m'écrivait

ensuite de longues lettres approbatives. Par exemple, le 2 novembre 2010, elle me confiait : « Sachez que j'ai été très touchée par votre lettre. Vous ne pouvez savoir combien j'admire la ténacité que vous apportez à votre travail. » Et de confier ensuite la peur que son père avait de Pierre Herbart : « Il m'a même dit (avec sa voix détachant les syllabes) "Mes pauvres enfants, à ma mort ça risque d'être effroyable". » Avant de conclure : « Quelle idée de vous ennuyer avec tout ceci. De plus mon feutre est beaucoup trop épais [et] me gêne beaucoup. / Je crois que le biographe d'Herbart est, lui, resté en panne. / Croyez à mes très amicales pensées. / Catherine. »

Fin décembre 2010, Catherine et Peter nous reçurent, Maryvonne et moi, à Cabris, où nous accueillirent, dans un concert de jappements et de bondissements, leurs chiennes picardes Milena et Syrah. Ce furent des journées studieuses de lecture et de copie, des journées chaleureuses de promenade et de conversation. Pour le réveillon du 31 décembre, nous rejoignirent Marie-Pierre et Jean-Pierre Prévost, en compagnie de leur fils Zéphyrin, dit Zéph. Catherine, aidée par Maryvonne, avait préparé le festin. Le matin du 1^{er} janvier 2011, à la faveur d'une éclaircie, nous découvriâmes au Midi l'immense panorama du cap Ferrat au lac de Saint-Cassien.

Ce jour-là Catherine lut le dernier chapitre, déjà écrit, de mon livre sur Gide, où était contée la mort de son père, et s'en montra fort émue. Le lendemain nous primes congé de Cabris hivernal.

Puis le beau temps revint. La belle saison s'affichait, et ma rédaction avançait avec lenteur. Le 5 juin 2011, je reçus ce message de Peter : « Catherine est aux anges avec ton livre¹ ; tous les jours elle veut t'écrire. Lors de nos promenades, elle me fait des résumés et l'éloge de ton style ! » Le 21 septembre, d'Oltén, au retour des vacances à Cabris, où la famille s'était retrouvée, elle reprit le fil interrompu : « Je vous ai lu avec à nouveau un intérêt soutenu. Je vois que les archives de Rouen ont pu vous être utiles.

Des matières plutôt ingrates, vous rendez tout vivant. Vous avez bien attrapé l'« insaisissable » Herbart. J'ai hâte que

1. Il s'agit de photocopies reliées en un volume contenant près de la moitié du tome II de la biographie de Gide (*André Gide, l'inquisiteur*), qui paraîtra chez Flammarion en août 2012. Quant au tome I, il a paru en février 2011, également chez Flammarion (« Les Grandes biographies »). Cet ouvrage a obtenu le Prix de la biographie (Littérature) de l'Académie française (Palmarès 2013). [Note de l'éd.]

Peter trouve le temps de vous lire. / *Les Carnets d'Égypte* – jamais lus. / Vous avez en moi une admiratrice (presque) inconditionnelle. / Des mois, il me semble, qu'il y a fort longtemps que nous nous sommes vus. »

Est-ce à l'automne que je reçus cette carte représentant la gigantesque vague du peintre japonais Hokusai ? Trois barques jaunes bordées de têtes curieuses scrutant l'abîme suscitaient



ce commentaire de Catherine, amusée et perplexe : « Plus curieux qu'effrayés, ces petits bonshommes ! Sont-ils lâchés sur la mer démontée au petit bonheur, pas de gouvernail ? bien bizarre. » Puis passant d'une idée à l'autre : « Oui, je trouve le portrait qu'Élisabeth Porquerol avait fait d'Herbart excellent. » Enfin le regard se détachait du papier et se levait. Surgissait la brusque décision de sortir : « Une légère lueur vers l'ouest,



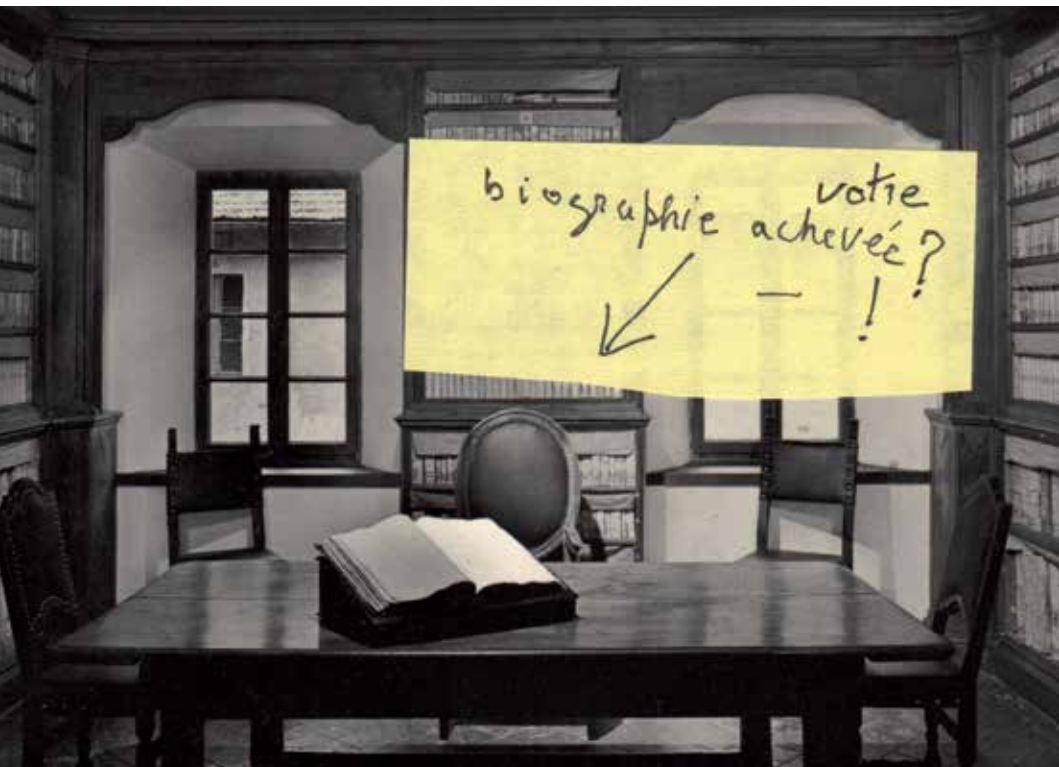
beaucoup de brume... Je sors vite les bêtes. Comment vont vos douleurs ? Très affectueuses pensées. Catherine. »

Une carte de début décembre témoigne de l'avancée du travail : « Inouï votre travail, ce chapitre XVIII est tout à fait passionnant. J'apprends même des choses sur moi. Vous êtes gentil comme tout, discret et cependant évasif. Il est 15 h 30 et tout est sombre ici. Hier un vent de tempête, glacial. Enfin sont rentrés les troupeaux de bœufs qui patageaient lamentablement dans les prés. » La carte représentait une bibliothèque médiévale, photographiée en noir et blanc, un livre ouvert sur la table. Au-dessus était collé un bout de papier jaune avec cette

Carte de Catherine Gide à Frank Lestringant représentant *La Grande Vague de Kanagawa* (1831), du peintre japonais Hokusai.

mention manuscrite : « Votre biographie achevée ? » Deux flèches pointaient vers l'ample livre ouvert.

Le 23 décembre 2011, c'était cette brève indication, presque une conclusion : « Failli être emportée par un vent à 145 kms heure. Le chap. XX très bien mené, vous pourrez enfin refermer cette lourde porte. » La carte montrait une porte ouverte, celle de la Casa Garibaldi à Cesenatico, qui avait hébergé le patriote. Nous nous revîmes bientôt à



Paris, le surlendemain de Noël, pour une soirée de réveillon, à laquelle Catherine et Peter nous invitèrent. C'est la dernière fois que j'ai vu Catherine, alerte, diserte et de toute évidence en bonne santé. Nous célébrâmes ce soir-là la quasi fin de l'entreprise.

Cependant je révisais ma rédaction et complétais les manques. Début février 2012 il y eut la malheureuse attaque dont Catherine fut victime. Je l'eus au

Carte de Catherine Gide
à Frank Lestringant.

téléphone le 23 février de Genève où je commençais un semestre d'enseignement : elle me reconnut aussitôt et s'impatientait de ne pouvoir reprendre ses activités. Elle m'écrivit encore une lettre, le 19 mars 2012, tapée par Peter et signée par elle. « Cher Frank, / Très réussies vos pages sur Cocteau et Gide ! Je ne pourrai pas m'étendre, mais c'est très

vivant et si bien écrit ! Vais également lire les pages que Peter a imprimées, tirées du tome II. / Je pense souvent à vous et à Maryvonne. / Avec mes pensées amicales.» Elle avait signé au feutre «Cath.»

Puis ce fut mon propre accident qu'il n'y a pas lieu de raconter. Mais au début de la longue torpeur que je connus alors, il y eut les appels répétés de Peter et de Catherine, qui s'informaient auprès de mon épouse et me souhaitaient un prompt rétablissement. Le second tome de la biographie de Gide sortit en septembre, alors que je renaissais lentement à la vie et aux autres. Tout le temps de ma convalescence, j'attendais le jour où je pourrais revoir Catherine. Puis ce fut la nouvelle année et quelques mois plus tard l'épilogue. Catherine calmement s'était endormie.

Frank Lestringant

Félix et Théodora DE MAREZ OYENS

Paris

Mon cher Peter,

Début novembre dernier encore nous déjeunâmes ensemble et nous promenâmes dans les bois à la lisière d'Olten, Catherine, vous et moi. L'amour de

Catherine pour la nature coulait de source. Elle était particulièrement drôle ce jour-là, exerçant son humour sec qui perçait toute prétention et forçait la correction des formules nonchalantes. Sa faculté de trouver spontanément le mot juste contrastait avec sa modestie ; elle avait hérité bien plus de son père que les seuls traits de son visage. J'avais plusieurs petites questions sur des points obscurs dans l'« Archive André Gide », auxquelles elle répondait avec une rapidité et une clarté étonnantes.

Que ce fût à Olten, Cabris ou Paris, c'était Catherine qui créait l'atmosphère du lieu. Elle était gentille, accueillante – sa table particulièrement hospitalière –, mais avec cette honnêteté et intelligence d'acier que développent les enfants des hommes célèbres comme défense contre un monde curieux.

Ce même après-midi, cher Peter, j'étais encore une fois frappé par la force douce avec laquelle vous la souteniez dans sa maladie et par la confiance touchante avec laquelle elle dépendait de votre présence. Catherine vous manquera à la mesure de votre dévouement et manquera fort à tous ses amis, mais son indélébile mémoire nous est *κτῆμα ἐς αἰεί*, une éternelle possession, dans la phrase de Thucydide.

Félix de Marez Oyens



Bruno MARTI

Dornach

Lieber Peter,

Ja, *nous sommes très tristes*. Bei allem Wissen oder Bemühen um Wissen steht der grosse Verlust einer überaus menschlichen Persönlichkeit im Vordergrund. Für Catherine selber hat sich jetzt alles gerundet. Du benutzt die Formel R.I.P., und sie drückt eine Wahrheit aus. Sie ist berechtigt. Diese drei Tage ruht sie nun, ohne seelische Bewegung, in der Kontemplation ihres Lebens, das wie ein Tableau vor ihr ausgebreitet liegt. Der ganze Reichtum eines Lebens! In einem einzigen Bild. Es muss wundervoll sein. Und Du bist Teil davon.

Ich wünsche Dir, dass alles, was Dir obliegt, mühelos gelingt. Viele Menschen werden Dir wie von Zauberhand hilfreich sein, und ich freue mich auf den Moment, wo der ganze Bogen gezogen ist und Du in die Freude Deines eigenen wertvollen Tuns zurückkehrst!

Herzlich und innig, Bruno

Catherine
avec Isabelle.

Éric MARTY

Paris

Ma Chère Catherine

Ma chère Catherine, vous rappelez-vous du premier regard? C'était à Grasse, l'été 85... Bientôt trente ans! Nous allons nous connaître et nous ne nous connaissions pas encore.

*

Un peu. Moi, pour avoir lu les belles pages de Gide à votre propos et celles de la Petite Dame qui m'ont fait vous connaître, petite fille, bébé. Vous dont je connaissais par cœur les mots d'enfant. Un jour que vous saigniez, vous aviez dit : «Je perds toute ma sauce.» J'adorais ce mot.

*

Nous vous attendions au café. Sur une place que vous m'aviez indiquée avec un certain vague qui ne nous avait pas empêché d'être là, au bon endroit, à vous attendre. Vous et Pierre Desvignes. Et quel enchantement cela a été de vous reconnaître, votre silhouette inaperçue d'abord (par où donc étiez-vous passée?) puis devant nous, avec le soleil dans votre dos qui m'éblouissait. C'était donc vous... cette femme merveilleuse,

si belle, si profondément élégante, si rare. C'était vous, l'unique... Ah! que ne donnerait-on pour recommencer... pour refaire connaissance... pour renouer. Les sourires. Les fêtes. Le champagne qui montait à la tête...

*

Nous avons donc commencé, Christine et moi, par Cabris. Lieu de pure magie. Le lieu de l'amitié. Espace parfait de rencontres. Comme vous aviez cette générosité de l'amitié! Ou plutôt cet amour de l'amitié. Cet amour qui se traduisait par un surcroît d'amitiés. Neuilly, Les Portes-en-Ré, rue de Vouillé...

*

C'est l'hiver. Soudain, il se met à neiger follement. Nous sommes, seuls, tous les deux dans le cabriolet sur la route de Saint-Vallier. On ne voit plus rien. Tout est blanc. On pourrait mourir tant la neige est légère. On aurait pu mourir. On serait morts. On a glissé. Vous vous êtes arrêtée avec virtuosité. On s'est regardé et on a ri.

*

Je me souviens de chacun de vos sourires, chacun de vos regards. Comme ils étaient profonds ces sourires et ces

regards ! Et comme ils allaient loin en moi. Vos yeux. Si denses.
Je me souviens de tout.

*

Cabris a été la première maison que j'ai aimée. Vous l'habitez si bien. Aussi bien que vos jupes ou vos robes. On y était bien. « Après les premiers mots de bonjour et d'accueil... » comme dit le poète.

*

On y habitait en poète. Et pas seulement à cause des poètes qu'on y rencontrait. À cause de vous.

*

Il y eut surtout pour moi Frénaud. L'immense écrivain. Qui n'écrivait peut-être pas à Cabris, mais qui y lisait de sa voix admirable ses poèmes admirables. Vous souvenez-vous autour de la table de pierre ? et ces longs silences de bonheur, de quiétude. Tout était devenu plus dense. Comme vos yeux.

*

Ré. Les Portes. Vous rappelez-vous ? La rue Ailes du moulin... cela vous avait fait tellement rire.

*

Je me souviens de tout. Je me souviens de cette fois à Neuilly. Nous étions tous les deux à bavarder. Vous aviez eu l'idée de servir du caviar avec de la vodka glacée. Il y a un bonheur au plaisir du goût que l'on partage. Vous étiez si belle cet après-midi-là. Si aérienne.
Et je garde au fond de mon palais le goût parfait de l'heure. De cette heure qui était la vôtre. L'heure amoureuse.

*

C'est votre charme, inouï, qui nous tenait. Ces mouvements du corps. Comme le serpent qui danse.

*

Qu'on ne peut quitter des yeux.

*

Tous ces invités qui passaient, venaient, disparaissaient. C'était pour vous. Comme si vous eussiez été la dernière Dame. La Dame éternelle de l'amour courtois. L'Unique.

*

Le premier soir, vous nous aviez servi un aïoli avec du gigot froid. C'était comme dans Proust. Les saveurs du présent

ressaisies dans la durée du temps, plus fortes, plus fraîches, plus douces et plus intenses que jamais.

*

Comme nous nous aimions ! D'amour et d'amitié.

*

Vos pieds, comme s'ils étaient nus sur les pédales d'embrayage et d'accélérateur, pareille à une sauvageonne... et le cabriolet qui aimait la plante de vos pieds et la façon dont vous appuyiez sur ses délicats organes vous obéissait comme un jeune pur-sang. Et bondissait.

*

J'aurais beaucoup aimé être un grand photographe. Pour vous saisir un peu.

*

Comme nous aimions la vie. Grâce à vous.

*

Et ces innombrables rires qui résonnent encore en moi. Les vôtres.

*

Vous allez bientôt partir. Non. Je vous retiens encore un peu. On se redit deux ou trois choses. Pour rien. Et puis on se sépare.

*

Pourquoi se séparer ? Il le faut bien. Ce ne serait pas raisonnable... Mais la vie ? Eh bien la vie....

*

Depuis que je sais que vous n'êtes plus, je ne cesse de vous voir. Au détour d'une rue, une femme qui a votre silhouette. Je cours, je m'approche, je regarde. Ce n'est pas vous. Et c'est peut-être vous qui me faites signe par le corps d'une autre femme. Oui, peut-être est-ce vous Catherine...

*

Comme votre nom si beau va résonner en moi désormais !

Éric Marty

Pierre MASSON

Saint-Georges d'Orques

Aux pays de Catherine¹

Au commencement était le Jardin, qu'on appelle encore le Paradis chez les Grecs, qui, ne l'oublions pas, sont du Midi. Le Jardin n'était pas bien grand, ni très riche ; ni l'eau ni la lumière n'y étaient à portée de bouton et de robinet, et pour manger et se vêtir, on vivait du produit des aiguilles et des binettes.

Mais les parfums de lavande et de bergamote flottaient en abondance, et le jardin était d'ombre profonde, où Catherine se sentait, sous le feuillage des vignes ou derrière les tuteurs lourds de tomates, le cœur battant au rythme des pattes de Niska, à l'affût de quel mystère ? Et quand l'ombre était vaincue, c'est une petite joie nue qui s'éclaboussait au grand air, avec des éclats de rire et de soleil.

Et puis... le père un jour a quitté son propre domaine, auquel il fallait bien donner un régisseur. C'était quelqu'un de très bien, ce père. Mais pour administrer son domaine, où il avait entassé ses souvenirs de voyage, et dont il avait laissé plusieurs plans contradictoires, il aurait fallu recourir au grand ami Martin. Celui-là, au moins, vous organisait toute

1. Texte écrit à l'occasion du 80^e anniversaire de Catherine, le 18 avril 2003. [Note de l'éd.]



Catherine en route
vers Cabris.

une vie comme un grand champ vigoureusement labouré, dont les sillons rectilignes menaient à une même perspective dégagée. Avec le père, au contraire, tout était toujours plus compliqué qu'on ne pensait. Au beau milieu d'un pré plein de pommiers, il avait planté un palmier saugrenu ; plus loin, une dune moelleuse se prolongeait en un champ de neige. Beaucoup de papiers en tout genre traînaient et, dans un recoin des caves, une malle où, parmi un tas d'images pieuses ou polissonnes selon l'angle sous lequel on les regardait, s'entassaient trois grains de grenade, une paire de ciseaux et un ticket de consigne, sans oublier quelques plumes d'aigle.

Devant ce si étrange et fascinant domaine, Catherine sentit combien le sien était précieux et, peut-être, préférable. Mais elle se souvint aussi que, si le père s'était inventé un chemin si embrouillé, ce n'était pas de sa faute ; c'était au bout

du compte son seul moyen d'atteindre ce même paradis dans lequel elle était entrée de plain-pied. Aussi elle lui pardonna d'avoir à recueillir pareil héritage. Elle commença alors à ouvrir portes et placards. Certes, les studieux professeurs qui se pressaient à l'entrée n'avaient pas la grâce des aventuriers d'antan. Mais elle se s'amusaient à les suivre dans leur chasse au trésor, et parfois les guidait sans qu'ils s'en aperçoivent.

Et puis, dans le domaine, elle commença à tracer ses propres sentiers, ajoutant aux empreintes embrouillées la trace bondissante de ses bergères au doux regard, invitant ses amis à les suivre. Comme un palimpseste, deux jardins confondirent peu à peu leurs sentiers, comme de deux êtres proches les traits esquissent un seul visage. Aux détours pédagogiques du domaine paternel, elle superposait ses propres primesauts libérateurs. Si elle se gardait bien de jeter tous les livres, elle savait qu'elle ne serait jamais aussi fidèle à leur auteur qu'en les oubliant un peu dans leur coin, pour partager à la ronde la saveur de l'imprévu et de l'étrange.

Le temps passa. D'autres enfants courraient sous la verdure; un crapaud écoutait un poète; à l'aboïement d'une chienne répondait le roucoulement d'un ramier; la neige avait épousé le soleil. On était bien. La création continuait.

Pierre Masson

Monique MATHIEU–FRÉNAUD

Bussy–le–Grand

Hommage à Catherine Gide

En hommage à Catherine, que j'ai tendrement aimée, je ne saurai parler que d'amitié.

Elle m'a donné la sienne si spontanément !

Tant de souvenirs remontent...

J'ai fait la connaissance de Catherine au cours d'un voyage avec André Frénaud (je commençais à partager sa vie) en Saintonge. André était leur ami intime depuis je ne sais quand, longtemps déjà ! Catherine, avec Pierre et Mamie Beth sont venus nous rejoindre de l'Île de Ré voisine, et ce furent trois jours d'intense curiosité autour des églises romanes, du fleuve Charente.

Je fus tout de suite acceptée.

Innombrables souvenirs de séjours à *La Mivoie*, à Cabris, ou chez nous à Bussy-le-Grand. Promenades dans les bois ou les hauts plateaux calcaires de Caussols, pivoines corallines ou sabots de Vénus, aigles, blaireaux, jardinages; nos cuisines, Catherine et moi, cuissot de cabri, beignets de fleurs de courgettes, riz pilaf turc (elle était bien plus capable et aventureuse que moi) avant de recevoir

à sa table ses enfants, ses amis, ou les universitaires du monde entier venus s'enquérir de Gide.

Longues soirées de lecture, quelquefois avec Jean Lescure.

Fêtes du centenaire d'André Gide à Uzès... (Catherine, habillée par madame Grès, dévoilant dans la pierraille la plaque du Chemin André Gide)...

Puis la Suisse, avec Peter, le vin du Valais sur la terrasse et la promenade des chiennes dans les collines juste derrière la maison....

Tout cela et bien d'autres choses, encore intensément présent, autour du souvenir de cette femme exceptionnelle, si attentive, si vivante, intellectuelle bien qu'elle s'en défendît, et amoureuse

Catherine Gide
avec Charlus,
le chien d'Isabelle.



des choses matérielles, mêlant à merveille les deux, entraînant son monde, illuminante...

Monique Mathieu-Frénaud

Cornel MEDER
Niederkorn

La nouvelle que Madame Catherine Gide s'est endormie ce 20 avril 2013, soit au lendemain de son 90^e anniversaire, nous a beaucoup attristés.

Nous l'avons connue surtout comme une personne qui, fière d'être la petite-fille du peintre Théo Van Rysselberghe et la fille d'André Gide, faisait de ces parents l'obligation morale de se poser en héritière digne de l'œuvre de chacun de ces parents. Elle ne tira du rôle qui était le sien que l'obligation de savoir, de promouvoir – sans jamais penser à quelque manœuvre qui aurait été indigne et de sa famille et d'elle-même.

Sur le tard, elle se souvenait beaucoup et fit de ses sobres bilans des opuscles d'une rare discrétion.

Elle vint, en mai 2002, au Luxembourg, pour replonger dans l'atmosphère de Bettembourg, de

Dudelage et de Colpach dont elle avait conservé des impressions solides et touchantes. Aussi nous a-t-elle reçus chez elle, à Cabris, dans cette belle maison *Les Audides* que nous n’oublierons jamais – comme nous n’oublierons jamais les quelques heures passées avec elle et son mari Peter Schnyder.

Cornel Meder
Niederkorn, 21 avril 2013

Évelyne NERSON–MÉRON
Jérusalem

Catherine Gide et moi. Une rencontre presque manquée

J’ai raconté ailleurs (dans la série du *Bulletin des Amis d’André Gide : Gide et nos vingt ans*) comment André Gide était apparu dans ma vie. Une apparition tardive et paradoxale, car il était le cousin germain de ma grand-mère Jeanne Gide-Espinass, et le parrain de ma mère, Annette Espinass-Nerson. Or la famille de ma grand-mère, puis celle de ma mère (qui s’était convertie au judaïsme, et avait épousé un juif pratiquant, plus puritain qu’un puritain) éprouvaient des sentiments mêlés vis-à-vis du brillant parent illustrant leur lignée. Une

immense fierté. Et de la honte, pour tous les aspects déviants du grand homme. Qu’il y eût une bonne part d’hypocrisie dans cette attitude, c’était clair ! Pour ma part, je ne voyais pas de motif particulier pour m’enorgueillir, sans aucun mérite personnel, d’un lointain cousin scandaleux. J’avais lu de lui un ou deux romans, sans enthousiasme, j’en avais perçu le côté scabreux, voire dangereux, et je réservais mon jugement. J’étais déjà mariée, israélienne, et mère de famille, quand les choses changèrent. Maître de conférences à l’université, je reçus la tâche de faire un cours sur André Gide. Je dus lire attentivement l’ensemble de son œuvre, alors que, dans le même temps, je traversais une grave crise, une remise en question de certaines des valeurs dans lesquelles j’avais été élevée.

Je découvris très vite que l’œuvre d’André Gide, ses idées et l’exemple de son courage, m’étaient d’une grande aide. Et j’approfondis mes connaissances à son sujet. Cette admiration reconnaissante que j’eus pour Gide ne s’est jamais démentie. Il ne m’a jamais déçue. Et je fus dévorée de curiosité pour ce personnage que je n’avais jamais rencontré, et n’aurais pu rencontrer utilement, car j’avais huit ans à sa mort. Je commençais à désirer rencontrer sa fille, d’abord pour me sentir plus proche de lui.

La première fois que j'avais entendu parler d'elle, j'étais adolescente, et j'avais demandé des explications à ma mère. Fort embarrassée, celle-ci avait grommelé que, oui, en effet, il y avait eu une fille, mais que... enfin bref... on n'en parlait pas et l'on préférerait faire semblant qu'elle n'existait pas. D'autant que ma grand-mère avait eu de la sympathie pour Madeleine Gide... Et... enfin, tout cela était délicat... Indélicat, me semblait-il plutôt. Mais bon, cela ne me regardait pas, et je n'y pensais plus.

Bien plus tard, lisant Gide, mais également les *Cahiers de la Petite Dame*, des correspondances diverses, j'eus beaucoup l'occasion de penser à cette petite fille, à cette jeune fille, dont on savait tout, pourquoi et comment elle était venue au monde, et puis ses goûts, ses manières, ses caprices, ses mots d'enfant... le pire, et le meilleur. Je me suis souvent demandé avec sympathie comment l'on pouvait sortir, adulte, d'une telle enfance, d'une telle publicité. Je me disais qu'elle devait être très forte, et je souhaitais devenir son amie... Et, un jour, séjournant à Paris, je lui écrivis. J'avais hésité quelques bonnes années, car j'étais alors très timide. Mais mon désir enfin l'emporta ! Je me présentai comme sa cousine, je déplorai la rupture du lien familial, et notre ignorance mutuelle. Poussée sans doute par sa propre curiosité, Catherine me répondit aussitôt,

et j'allais la voir, tout émue, à son appartement de Neuilly.

Dès que je l'aperçus, je fus stupéfaite par sa ressemblance inouïe avec son père. Avec les images que j'avais vues de son père. Elle était belle, droite, majestueuse. Une grande dame, de toute évidence. Elle avait subi récemment deux deuils terribles : elle avait perdu son mari le Docteur Desvignes, et son fils Nicolas. Je ne le savais pas. Sa dignité m'impressionna. Elle me dit qu'elle regrettait que je ne me sois montrée qu'alors, « car [son] mari aimait beaucoup Israël ! » Elle me fit parler. Je lui racontais ma vie, et nous nous trouvâmes nombre de points communs : un père âgé (le mien, un peu moins ; il avait quarante ans à ma naissance) dont nous étions la fille unique, l'amour des chiens et des chats, et aussi le mépris pour les études littéraires telles qu'elles devenaient en cette fin de xx^e siècle : prétendument « scientifiques ». Elle me dit qu'elle quittait la présidence de l'Association des Amis d'André Gide, parce qu'elle en avait assez des exégètes spécialisés dans des abstractions sans âme. Comme je comprenais cela !

Je crois que je la revis une seule fois, à Paris, rue de Vouillé. Je lui avais demandé si je pourrais consulter une correspondance entre André Gide et son oncle Charles Gide, mon arrière grand-père, car j'étais curieuse de voir comment ces deux personnalités si différentes et si

fortes avaient pu s'accorder. Catherine me répondit que cette correspondance n'existait pas. Ou n'existait plus. Mais qu'elle tenait à ma disposition un gros paquet de lettres de mon arrière grand-mère, la « tante Charles », à son jeune neveu par alliance, André. Je vins donc prendre ces lettres, auxquelles s'ajoutaient une ou deux réponses d'André Gide. Je les photocopiai, et renvoyai plus tard les originaux à Catherine. Je lui suis restée très reconnaissante de m'avoir communiqué ces lettres passionnantes, qui montrent combien André, tout jeune encore, savait inspirer confiance à une femme mûre et désespérée, qui l'avait pris pour confident, et qui lui écrivit ses pensées les plus intimes pendant environ seize ans.

Catherine et moi nous fréquentâmes donc très peu, malheureusement. Je rêvais quelque temps qu'elle viendrait me voir en Israël... Je comprenais bien qu'elle avait une vie pleine et active, et n'avait pas attendu que j'y débarque tout soudain ! Cependant je lui ai écrit régulièrement pour le Nouvel An et pour son anniversaire toutes ces années, près d'un quart de siècle ! Et, sauf les toutes dernières années, elle me répondait non moins fidèlement, donnant quelques détails concrets sur sa vie, et s'intéressant aux détails concrets de ma propre vie. J'espère ne pas lui avoir trop pesé avec mes messages bisannuels, car elle

n'aimait visiblement pas écrire (contrairement à son père...), et se sentait pourtant obligée par politesse de le faire ; lui peser n'était certes pas mon dessein !

Décidément j'avais trop longtemps hésité, et j'étais entrée dans sa vie un peu trop tard. J'avais rêvé de jouer les traits d'union entre ma famille maternelle et Catherine, de favoriser retrouvailles ou réconciliation... Mes deux tantes, la sœur et la belle-sœur de ma mère, étaient fascinées, et me posaient mille questions sur Catherine. La première soupirait avec conviction que toute la famille avait très mal agi, en ignorant superbement l'enfant illégitime, et qu'il était grand temps de réparer cette cruauté. La seconde, épouse de mon oncle, et propriétaire avec lui des Sources, ce domaine de « la tante Charles » où André Gide séjourna souvent dans sa jeunesse, aurait pu inviter Catherine à découvrir ces Sources dont elle avait tant entendu parler. Mais, malgré leur désir à toutes deux de découvrir de leur côté Catherine, l'habitude, une forte timidité, quelque honte sans doute, bref, leur grand âge, les empêchèrent de prendre des initiatives. Et rien ne se passa. C'est dommage.

Récemment, Catherine et son mari Peter Schnyder se sont montrés extrêmement généreux à mon égard, et je leur en suis profondément reconnaissante. Il y a environ quatre ans, j'entreprenais la publication, chez une éditrice de Montréal,

des lettres que ma mère avait écrites à sa propre mère Jeanne Gide-Espinas, de 1940 à 1963. Bien que le lien entre ce livre et les études gidiennes fût assez discret (cependant ces lettres peuvent illustrer utilement de quel milieu, de quelle mentalité, André Gide sortit et s'éloigna, et au prix de quelles difficultés), Peter Schnyder et Catherine me proposèrent instamment de subventionner ce livre grâce à la toute nouvelle Fondation Catherine Gide. Ils prirent même la peine de guider mes démarches... Une fois le livre paru, Catherine le lut, et m'écrivit chaleureusement pour me faire savoir qu'elle l'avait apprécié, et qu'elle eût aimé connaître ma mère.

Catherine et moi, ce fut une belle rencontre, je trouve, malgré tout. Je suis reconnaissante de tout ce qu'elle m'a apporté. Et, maintenant qu'une période se termine à son tour, et qu'André Gide s'éloigne plus encore dans les brumes de l'histoire littéraire (alors que son œuvre pourrait être tellement utile, en nos jours malades de la pensée unique, de la correction politique, et de l'idéologie tyrannique!) je me sens triste, et un peu désorientée...

Évelyne Nerson-Méron
Jérusalem, 30 avril 2013





Claire PAULHAN

Paris

[...]

Je n'ai appris qu'avec grand retard la disparition de «notre» Catherine Gide, qui avait été si gentille et amicale avec moi, les quelques fois où nous nous sommes rencontrées. Bien sûr, avec elle, c'est tout ce qui m'intéresse intellectuellement et me passionne, qui s'éteint un peu plus. [...] Je continuerai à penser à elle et sa gentillesse envers Élisabeth Porquerol, notre amie commune, avec gratitude. [...]

Claire Paulhan

Jean-Claude PERRIER

Paris

Catherine Gide : ferveur et discrétion

Née le 18 avril 1923, de la relation improbable et secrète entre André Gide et Élisabeth Van Rysselberghe, elle-même fille du peintre belge Théo Van Rysselberghe et de sa femme Maria, alias la Petite Dame, Catherine était la fille unique de l'écrivain. Enfant «clandestine», elle n'apprit l'identité de son père qu'à treize ans. Leurs rapports

furent au début compliqués, puis des liens profonds se nouèrent, d'admiration, d'affection, de respect. À partir de la mort de Gide, en 1951, Catherine, entourée au début de quelques proches (Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard), puis seule, a veillé sur l'immense héritage littéraire de son père. Avec ferveur et discrétion, sans jamais apparaître, jusqu'à sa première interview, très remarquée, en 2000 dans *Livres Hebdo*, Catherine a favorisé un grand nombre de publications majeures, dont les *Œuvres complètes* de Gide dans la «Pléiade», ses grandes correspondances, et même ses derniers inédits : *Le Ramier* (Gallimard, 2007), ou, tout récemment, ses traductions des poèmes de Kabir (Poésie / Gallimard, 2012). Jamais elle ne censura aucune entreprise ni n'intervint auprès des biographes, chercheurs, éditeurs pour demander une lecture préalable. Au contraire, elle a mis généreusement à leur disposition ses archives, gérées aujourd'hui par la Fondation Catherine Gide, qu'elle a créée et présidée jusqu'à sa mort, le 20 avril 2013. Aussi attachée au «côté Van Rysselberghe» qu'au «côté Gide», Catherine avait publié, en 2000, les lettres de sa mère Élisabeth à sa grand-mère Maria (Gallimard, «Les Cahiers de la NRF»), ouvrage qui lui tenait particulièrement à cœur.

Jean-Claude Perrier

Martine PEYROCHE D'ARNAUD

Uzès

J'étais si peinée d'apprendre la mort de Catherine Gide, hier soir. On imagine toujours que les amis sont immortels. J'aimais penser que le musée figurait dans le catalogue de ses préoccupations, même si, maintenant, j'en suis assez éloignée. J'ai le souvenir de son passage dans notre maison de Lussan, une

printemps, quand on s'écorche à cueillir ces petites pousses vertes, je pense à elle. Elle voulait toujours revenir et ça ne s'est jamais fait... Peut-être vous ? La médiathèque est tellement heureuse de la générosité de la Fondation. Que cette mort est triste ! [...]

Martine Peyroche d'Arnaud



Catherine Gide
à *La Mivoie* en 1951.

bergerie restaurée. C'était en avril-mai, et nous avions cueilli des asperges sauvages – peut-être vous¹ en a-t-elle parlé, parce que c'était, paraît-il, le régal de son père : l'omelette aux asperges sauvages. Toute petite chose, mais, tous les

1. Peter Schnyder.

Patrick POLLARD

Londres

Catherine Gide

Il y a quarante ans, lorsque je préparais l'édition de *Proserpine*, Catherine eut la gentillesse de m'inviter chez elle pour consulter les manuscrits de son père. Et depuis cette première rencontre, elle ne cessait en effet de manifester une très grande amabilité à mon égard ainsi qu'à celui d'autres amis et collègues chercheurs. Toute pleine de bonne humeur et d'un accueil gracieux, je me la rappelle un jour où elle nous offrait le thé – cette « commodité de la conversation » si agréablement anglaise. Je la revis pour la dernière fois à Hyères. Elle n'avait pas changé sa manière, toujours vivace et ouverte, toujours donnant l'impression d'être amusée par la vie...

Patrick Pollard

Catherine PORTER

New York

Notes en souvenir de Catherine

À peine arrivée à Paris en septembre 1960, à peine francophone, j'ai été embauchée comme jeune fille au pair par Catherine Gide – et licenciée un mois plus tard ! Me voyant bouleversée, Catherine a pris la peine de m'assurer qu'ils ne comptaient pas me remplacer, qu'ils n'avaient tout simplement plus besoin de quelqu'un à la maison, et elle m'a permis de garder ma chambre de bonne contre un loyer mensuel dérisoire de cent francs. Pendant cette année où je poursuivais mes études de littérature française, elle m'a fait participer à quelques événements inoubliables : un dîner avec sa mère, une soirée pour commémorer le 10^e anniversaire de la mort de son père où j'ai pu côtoyer Marc Allégret et Sylvia Beach et tant d'autres... Malgré tout, j'ai regagné la Californie l'été suivant avec le souvenir d'une femme puissante et généreuse que je ne connaissais presque pas et ne connaîtrais sans doute jamais.

Vers la fin des années 60, revenue à Paris, je tenais quand même à revoir Catherine, avec qui j'étais restée en contact épistolaire, et à lui présenter mon mari, également doctorant en Lettres

françaises. À notre grand plaisir, nous avons été accueillis comme des connaissances de longue date ; à partir de là, une amitié familiale a commencé à se nouer. Avec Pierre, elle nous a reçus plusieurs fois à Neuilly, à Rambouillet, où nos enfants ont joué avec Garth et Thomas, et plus tard à Cabris. En 2008, nous avons pris le train entre deux avions pour la retrouver à Olten ; elle nous a préparé le repas de midi avant de nous amener dans une merveilleuse promenade en forêt avec les chiens. L'année d'après, nous avons enfin eu le privilège de l'accueillir, avec Peter, chez nous à New York, où Catherine a fait preuve d'une curiosité et d'une énergie inlassables : deux ou trois musées par jour, un concert presque tous les soirs, des quartiers divers parcourus à pied...



Sans vouloir prétendre que je sois jamais parvenue à la connaître sur le plan intime – les différences d'âge, de culture, de tempérament étaient sans doute trop grandes – je me réjouis d'avoir pu compter cette femme extraordinaire parmi mes amies pendant plus d'un demi-siècle. Toute ma sympathie va maintenant vers sa famille et ses amis, à qui elle va manquer terriblement.

Catherine Porter
New York, 30 avril 2012

Charlotte POUPON
et Thérèse RABILLER
Paris

Chère Catherine,

Vous n'êtes plus mais vous serez toujours.

Vous serez toujours cette silhouette sur les chemins cabriens, sautant par-dessus les terrasses en pierre pour prendre des raccourcis qui rallongeaient les promenades.

Vous serez toujours, le tuyau d'arrosage entre les mains, prête à rafraîchir « les

filles » de retour de la promenade, avant de leur passer peignes et brosses.

Vous serez toujours enthousiaste à l'idée de parler de vos nombreuses générations de picards, dont une portée fièrement transportée, entre Cabris et Paris, dans une remorque.

Chère Catherine, vous serez toujours ces mains délicates qui nous ont appris à préparer des pâtés, malgré nos moues médusées à l'idée de malaxer la chair à pleine main.

Vous serez toujours à farfouiller dans la cuisine, à la recherche de l'ustensile adéquat parmi tous ceux rangés dans vos tiroirs. De cette collection nous avons fait un petit jeu.

Vous serez toujours, à cinq heures, à prendre le thé sous le feuillage du grand tilleul, rappelant que les ombres de cet arbre sont les plus fraîches. Et vous aviez raison.

Vous serez toujours, justement, sous le tilleul à lire les gazettes ou à vous en faire raconter les faits-divers, vous exclamant « c'est inouï » aux moindres dérapages de notre société.

Vous serez toujours amusée en racontant avoir emprunté un *Larousse* à un officier de l'État civil pour vérifier la

Catherine Gide
au bord de l'Aar, 2011
(photo : Peter Schnyder).



« date de naissance du père », administrativement demandée.

Chère Catherine, vous n'êtes plus mais vous serez toujours.

Charlotte et Thérèse

Jean-Louis PRESSET

Saint-Junien

J'ai appris par Alix et Anne puis par Isabelle le décès de Catherine.

Je la connaissais depuis bien longtemps et je suis très ému en pensant à sa disparition. Dans les temps maintenant anciens, sa personnalité peu commune, sa discrétion et une certaine autorité calme m'en imposaient.

C'était l'époque de *La Mivoie*, de notre jeunesse, de Nicolas et Pierre... Ensuite j'ai continué à la voir, le plus souvent à Cabris, quelquefois à Ré et j'ai pu voir son amitié à mon égard. J'ai toujours eu pour elle un grand respect et je garderai d'elle le souvenir d'une grande dame. Évidemment elle sera dans ma pensée associée à Nicolas qui n'a jamais quitté mon esprit. [...]

Jean-Louis

Catherine Gide, *grand old lady*,
le 1^{er} août 2010 à Cabris
(photo : Jean-Pierre Prévost).

Jean-Pierre PRÉVOST

Paris

Catherine

Catherine est l'une des rares personnes que j'ai rencontrées, et qui aient exercé sur moi une telle fascination. Tout, chez elle, était singulier. Et ce, même avant de la connaître.

D'abord, être la fille d'André Gide, comment cela était-il possible ? Une énigme qui suscitait une vive curiosité : la fille de l'auteur des *Nourritures terrestres* ! Quelle merveille !

Et puis à Cabris, la première fois, ce fut le vrai choc de la ressemblance physique de Catherine avec son père : le regard, la forme de son visage, sa façon de s'exprimer.

La personnalité de Catherine était unique, et d'une originalité hors du commun. Catherine, c'était le charme. Dans ses propos, rien n'était jamais convenu. On pourrait dire d'elle ce qu'elle disait elle-même de son père : « Après lui, la conversation avec la personne que vous rencontriez semblait toujours terne. »

Quand elle évoquait son père, elle se voulait humble : « Je n'ai rien écrit, je ne suis pas une intellectuelle... pourquoi m'interrogez-vous ?... Je ne sais rien... »

Pour finir par cette boutade : « Deux ou trois choses que je sais de lui... J'aime beaucoup cette expression ! »

Elle ne se départissait jamais de cet humour un peu décalé. Ou parfois surprenant : je me souviens de lui avoir demandé, pour le tournage du film *André Gide, un petit air de famille*, d'évoquer le moment douloureux de la mort de son père. Elle m'avait répondu que Gide avait été un mourant « épatant », parce qu'il avait accepté sa mort.

Une phrase que je n'oublierai jamais.

Catherine pouvait être réservée lorsqu'elle ne voulait pas parler de tel ou tel sujet, drôle lorsqu'elle faisait mine d'oublier des dates : « Ce n'est pas à moi qu'il faut demander ça ! » ou loquace pour évoquer avec tendresse un ami cher : Jules Supervielle, Bernard Groethuysen... tant d'autres.



J'adorais cette façon qu'elle avait de sauter sans transition d'une époque à l'autre, d'une personne à une autre, s'étonnant avec amusement que vous n'ayez pas tout compris.

Elle était toujours riieuse, elle me faisait rire lorsqu'elle me demandait pourquoi elle me faisait rire.

J'aimais les histoires qu'elle racontait lors des longues promenades en forêt à Cabris, par exemple celle d'Élisabeth, sa mère, qui parfois s'égarait dans la montagne, et que les chiens, lancés à sa recherche, retrouvaient et guidaient jusqu'aux *Audides*.

J'aimais les délicieuses tomates farcies qu'elle nous préparait, sachant le plaisir qu'elle nous faisait.

J'aimais ses chapeaux savamment choisis, parfois bosselés ou improbables, comme ceux de son père, et qu'elle portait avec une si particulière élégance.

J'aimais sa relation quasi fusionnelle avec ses deux chiennes bergères picardes qui ne la quittaient jamais. « Il faudrait faire un jour un film sur les chiens de Catherine », disait alors Peter.

À gauche : Catherine Gide à Olten, septembre 2010 (photo : Peter Schnyder).

On ne dira jamais assez avec quelle passion courageuse Catherine a voué soixante ans de sa vie, d'abord seule puis soutenue par Peter, pour que l'œuvre immense d'André Gide, sous toutes ses formes, continue à vivre au-delà de sa propre disparition. Et ceci avec amour, intelligence, lucidité et discrétion. En sachant fédérer les énergies, dans une relation personnelle, généreuse et affectueuse avec chacun, toutes générations confondues.

«Salut salut!» c'étaient toujours les mots de Catherine pour dire au revoir, à bientôt.

Salut salut! Catherine.

Jean-Pierre Prévoist
28 avril 2013

Christelle QUILLET
Rouen

Ce qui m'a frappée chez Catherine, c'est sa simplicité, sa façon de parler de tout du même ton égal, avec la même curiosité et le même étonnement. Ses sujets de conversation étaient ses chiens, sa famille, les nouvelles du jour, ses souvenirs (le sujet de thèse de Roger Martin du Gard!)... Son souci constant était l'entretien de la connaissance de l'œuvre de son père, héritage que j'ai

perçu comme pesant; peut-être cela n'a-t-il pas toujours été le cas? Catherine dans le Sud, chez elle, faisant découvrir son Sud de sa terrasse, lors de ma mission à Cabris. Et sa force de persuasion pour m'inciter à étudier la bibliothèque d'André Gide, sa liberté de ton. Tout cela en a fait à mes yeux une personne très attachante dont j'ai apprécié la gentillesse, le naturel, et aussi admiré le courage, à chaque rencontre.

Christelle Quillet

Jean-Claude RAGOT
Malagar

Le Centre François Mauriac de Malagar partage la peine de la famille et des proches de Catherine Gide, disparue en ce mois d'avril. Nous avons reçu avec grand bonheur la fille d'André Gide, au Domaine de Malagar, à l'occasion de la manifestation «Gide chez Mauriac», les 8 et 9 octobre 2010. Très active, elle a toujours participé, avec beaucoup de sensibilité, de respect et d'admiration, au rayonnement littéraire de l'œuvre de son père et de ses contemporains. Toutes nos pensées l'accompagnent.

Jean-Claude Ragot
Directeur du Centre François Mauriac de Malagar

Martine SAGAERT

Le Pradet

Des lilas pour Catherine...

Catherine GIDE : 18 avril 1923 – 20 avril 2013. Dates. Images figées des notices biographiques et des plaques commémoratives. Que votre vie, Catherine, soit ainsi enclose est impensable.

Au Pradet, tandis que j'écris ces quelques mots, dehors gronde le ciel d'orage et je me dis que c'est un signe.... Je sors. Les lilas tiennent bon. Comme je faisais souvent pour vous, je prends une photo et vous l'adresse.

Je pense à la fin d'*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits* : «Ma propre position dans le ciel, par rapport au soleil, ne doit pas me faire trouver l'aurore moins belle.» Je pense que cette phrase vous va bien. Je pense à votre enthousiasme devant ce qui est beau et noble. J'aime votre sens de la vie.

Je pense à vous, si distinguée et si simple, à vous, bondissant par les chemins, en quête de fleurs sauvages. Je pense à vous et j'entends votre voix exquise : «C'est Catherine. Il fait glorieux.»

Martine Sagaert

Lilas, Le Pradet
(photo : Martine Sagaert).

Markus SALVETTI

Médecin de famille, Olten

Lieber Peter, Liebe Familie Gide

Als langjähriger Hausarzt möchte ich Dir / Euch mein herzliches Mitgefühl zum Tode von Catherine aussprechen.

Es war mir eine Ehre, Catherine in all diesen Jahren begleiten und beraten zu dürfen. Im Laufe dieser Begegnungen entstand eine Art freundschaftlicher Beziehung, die mein Leben bereicherte. So durfte ich mit der Lektüre von *L'Enfant Catherine, Un album de famille* und andern Werken aus dem Hause Schnyder – Gide an Eurem Leben teilnehmen.

Vielen Dank !

Beim "Abschliessen" einer Krankheitsgeschichte wir mir jedes Mal bewusst, dass auch ein Kapitel meines Lebens beendet wird.

Mit herzlich Anteilnehmenden Grüßen

Markus Salvetti



André et Daniela SCHNYDER–SERRA

Muri

Lieber Peter,
Traurig haben wir vom Tod Catherine's erfahren. In diesem schmerzlichen Moment wird die Erinnerung an frühere Begegnungen mit ihr wach. Wir rufen uns ihre freundlich-liebenswürdige Erscheinung ins Gedächtnis zurück, lassen ihre faszinierenden Beiträge in Wort, Bild, Ton zur *memoria* ihres berühmten Vaters an uns vorbeiziehen.
An Dich denken wir in dieser leidvollen Zeit mit grosser Anteilnahme.

Daniela und André

Juliette SOLVÈS

Paris

J'ai rencontré pour la première fois Catherine Gide à Paris, dans l'appartement du XV^e arrondissement. J'étais très impressionnée, à vrai dire. Je fus tout étonnée de découvrir une personne sans fard, franche et néanmoins très distinguée, qui m'a invitée à partager son repas à la cuisine tout en évoquant savamment le groupe d'intellectuels qui gravitait autour d'André Gide.
À chaque occasion de rencontre, j'ai eu le sentiment de faire un voyage : elle m'a parlé avec grande simplicité de son père, de ses habitudes, de ses goûts, de

choses et d'autres. Ses mots dégageaient de la lucidité et beaucoup de justesse. La façon qu'elle avait de s'exprimer, avec élégance et précision, c'est cela qui me donnait cette impression de voyager dans le temps. À travers elle, j'ai perçu une autre époque.

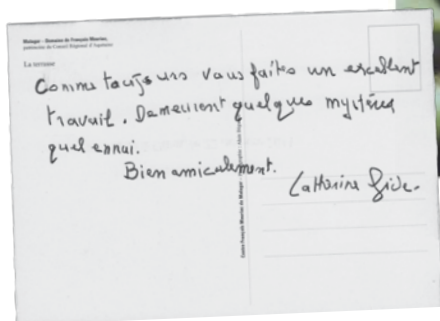
J'ai aussi vu Catherine Gide dans un lieu qu'elle semblait aimer particulièrement : les *Audides*, à Cabris, dans la chaleur de la fin d'un mois d'août. Les dîners sur la terrasse, mais aussi les promenades dans la campagne, pour elle autant que pour ses bêtes. Elle réagissait à nos choix pour l'anthologie du *Journal* de Gide, vive et attentive à notre travail. Le peu de temps que je l'ai connue, elle n'a été que force d'accompagnement et d'encouragement.

Enfin, Catherine Gide à Olten, au côté de Peter : des tableaux, des dessins partout accrochés, et parmi eux, ce portrait d'elle enfant, qu'il était si touchant de regarder lorsqu'elle était assise toute proche. Pendant que nous travaillions, Peter mettait toujours à contribution sa mémoire à propos de tel nom, de tel lieu, de la marque de voiture de sa mère... ou lui demandant un exercice de déchiffrement d'une lettre : « Catherine, dis-moi ce que tu lis, ici. » Dans le canapé, nous écoutant tout en lisant *Le Monde*, elle intervenait tranquillement, mais fermement quand il le fallait.

Jacques Cotin, qui dirigea longtemps la collection de la Pléiade chez Gallimard,

m'a dit ceci au sujet de Catherine Gide : de tous les « fils et fille de » qu'il a côtoyés de par sa fonction, elle se distinguait absolument – tout en étant d'une discrétion exemplaire –, car elle a eu pour unique souci la promotion de l'œuvre de son père, ce pourquoi il avait le plus grand respect à son égard. Il me semble que c'est lui rendre hommage que de le dire aujourd'hui, elle qui a créé dans ce but la Fondation qui porte son nom.

Juliette Solvès



Nicole TAMBURINI

Paris

J'étais entrée en contact avec [Peter Schnyder] et la Fondation Catherine Gide au moment où j'assurais, avec Ivonne Papin-Drastik, le commissariat de l'exposition « Théo Van Rysselberghe, l'instant sublimé » au musée de Lodève, durant l'été 2012. [...] Je garde précieusement le DVD qui

accompagne l'*Album de famille*, où je l'ai découverte pour la première fois. Nous garderons le souvenir d'une femme hors du commun, intelligente et sensible, ainsi que d'une personnalité très attachante. [...]

Nicole Tamburini



Carte de Catherine Gide à Juliette Solvès.

**Pierre THILLOY
et Greta KOMUR–THILLOY**

Mulhouse

Son souvenir restera dans nos cœurs comme la vision fugitive de cette petite dame au manteau gris-bleu qui *ne doit pas nous faire trouver l'aurore moins belle*. [...] Catherine est désormais en paix sur cette vaste Terre et en éternité dans nos mémoires. [...]

Greta et Pierre

David H. WALKER

Londres

C'est à Londres, hier, que j'ai appris la triste nouvelle du décès de Catherine. Je tiens à vous dire combien sa disparition m'afflige. Depuis des années sa bienveillance et son soutien précieux accompagnaient mes petits travaux de recherche. D'abord j'avais attendu assez longtemps avant d'oser m'adresser à elle, ne sachant pas si j'étais à la hauteur des gidiens chevronnés ; mais dès mon premier contact, elle m'avait répondu

avec une gentillesse et une serviabilité qui m'ont ébloui et qui m'ont surtout encouragé pour les projets que j'entreprenais : la *Correspondance* Gide-Rouart, le CD-ROM des *Caves*, les Archives de presse. J'ai un souvenir particulièrement cher de lui avoir rendu visite rue de Vouillé, où elle m'avait permis de consulter des documents essentiels avant de me servir, en toute simplicité, un déjeuner délicieux. Comme elle nous manquera. [...]

David Walker

Première page de
Sables, évocation pour
piano solo dédiée à
Catherine Gide,
par Pierre Thilloy.
© Les Éditions de la
Salamandre, 2013.



In memoriam Catherine Gide.

SABLES

Évocation pour piano solo

Pierre THILLOY
Opus 178

Comme une vache lointaine... (♩ = 63)

Reprise de public, sempre... ad lib.

Ritanto *molto*

Comme une vague se brisant sur les sables... (♩ = 126)

© Éditions de la Salamandre de la Salamandre - France
Tous droits réservés. Toute réimpression sans autorisation est formellement interdite.



Éric Marty¹

POURQUOI J'AIME CATHERINE

Lorsqu'elle conduit, Catherine est une véritable Amazone ; sa voiture est un cheval dont elle excite la terrible vitalité pour mieux en exalter la souple puissance qu'elle module avec science, caprice, instinct. Catherine monte à cru comme les Amazones, Catherine est une Amazone.

J'adore parler avec Catherine. D'abord à cause de sa voix (le timbre, la diction, la tonalité), ensuite à cause du phrasé (rien de la sécheresse habituelle des bipèdes : que de modulations, que d'accents, que de reprises et lignes de fuites dans le moindre de ses énoncés !), enfin à cause de son inspiration qui m'émerveille et répand dans l'air bonheur, couleurs et lumière : tout est poétique dans la bouche de Catherine, tout est savoureux, tout est merveilleux. Catherine parle comme les Muses, Catherine est une Muse.

Dans mes souvenirs, de jour ou de nuit, je revois Catherine portant le bleu à la perfection, le bleu et le blanc. Les couleurs parfaites, les plus pures des couleurs et les plus profondes. Mais Catherine porte aussi superbement l'or, l'argent, le gris, le rouge, le vert, le noir... Elle est comme Iris, comme la mère d'Éros, qui révèle les arcs-en-ciel. Catherine est comme Iris, elle est Iris.

J'aime la façon qu'a Catherine de nous proposer de boire du champagne. Que de circonstances, que de moments où s'improvise l'occasion d'ouvrir une bouteille ! Quelle douce jouissance que celle de voir arriver la bouteille dont le verre glacé est couvert et poli d'une rosée savoureuse comme la promesse du bonheur, une bouteille que l'un de nous va déboucher pour connaître tous ensemble la même joie !

1. Texte écrit à l'occasion du 80^e anniversaire de Catherine, le 18 avril 2003. [Note de l'éd.]

Amante de Dionysos comme le fut Ariane, Catherine confère aux libations de champagne la beauté, l'intensité, la gravité de l'amour. Catherine est comme Ariane, Catherine est Ariane.

Catherine est belle. Mais pourquoi est-elle belle ? Elle est belle pour ses yeux, sa bouche, son port de tête, le dessin de ses lèvres, le teint merveilleux de sa peau, son visage tout entier, ses jambes qui sont parfaites, son sourire que son regard porte au plus profond de votre cœur, pour tout cela et pour bien d'autres choses encore, Catherine est belle, mais si elle est si belle, c'est qu'elle a la grâce des dieux, c'est qu'elle est pleine de vénusté ; Catherine est belle comme Vénus, Catherine est Vénus.

J'aime regarder Catherine en photo, car je peux enfin la voir à mon aise. Elle y est toujours parfaite tant il est impossible que son regard n'y signe sa présence, c'est-à-dire sa toute présence. Minerve est la déesse aux yeux pers, mais Catherine est la déesse aux yeux profonds, la déesse aux yeux de l'âme.

Lorsque paraît la lune, lorsque la lune est un fin et lumineux croissant dans le ciel bleu et profond, alors je pense aussitôt à Catherine. Est-ce « la faucille d'or dans le champ des étoiles » ? Non, c'est la lune d'argent, la lune d'orient, la lune du sud qui m'évoque Catherine, un signe mystérieux et unique auquel on vouerait volontiers un culte comme le fit Endymion. Catherine est comme Séléné, Catherine est Séléné.

Parfois, lorsque je suis à Meudon, le matin (c'est toujours le matin que cela arrive), je décide de penser à ce que fait Catherine au même moment. Je joue à hésiter et puis je tranche : elle promène les chiennes ! Je la suis dans les chemins, et comme je ne connais pas Olten, j'improvise : je n'arrive pas à imaginer un fleuve dont elle parcourrait les berges, alors je vois une forêt de montagne, et je marche avec elle, sans qu'elle me voie. Catherine marche comme Artémis à la poursuite de cerfs. Farouche et sylvestre comme Artémis, Catherine est Artémis.

On dit que Catherine n'est pas très musicienne. C'est faux. Catherine est plus musicienne qu'Euterpe et qu'Érato réunies. Mais, il faut entendre sa musique. Celle du silence et des délicats sifflements et cris d'oiseaux, du bruit de « la pluie sur la pluie », du gong d'un orage qui est maintenant plus proche, d'un ululement de chouette dans le « soir charmé » ou du fin coassement d'une rainette. Catherine est plus musicienne qu'Euterpe et Érato, car Catherine est comme Harmonie, Catherine est Harmonie.

Parfois, je ne sais pourquoi, j’imagine Catherine à la guerre. Parce qu’elle est sortie toute casquée et tout armée du corps de son père, telle Athéna? Oui, c’est là sans doute la raison. Catherine a quelque chose de cette déesse guerrière, guerrillière plutôt : plus prête à des opérations de guérilla qu’aux grands mouvements des armées. Quand je pense à Athéna, je pense à Catherine, car Catherine est comme Athéna, Catherine est Athéna.

Catherine est une éternelle jeune fille, une jeune fille éternelle. De la jeune fille, elle a la gravité et les oscillations, les affolements et l’ironie, humour et les sévérités, les gourmandises et l’ascétisme, les peurs et les audaces, la science et les ignorances, la rapidité et les lenteurs, les improvisations et la certitude, les joies et la profondeur, les sensibilités et le flegme, la générosité et la retenue, la volubilité et les silences, les inconsciences et la sagesse... Catherine est une jeune fille éternelle. Catherine et comme Hébé, Catherine est Hébé.

Grâce à Catherine je me rappelle mille choses : une menthe minuscule et sauvage venue du Maroc, les amours adorables des bouquetins dans la montagne, une nuée de grêle enrobant la voiture où nous étions d’un voile inouï et splendide, une tache faite sur ma veste neuve lors d’un dîner avec Peter au restaurant, les innombrables chambres où avec Christine j’ai passé des nuits auxquelles demeure éternellement liée la simple perfection du lieu, Pierre à la gare de Cannes montant par erreur seul l’escalier roulant en nous souriant, à tous les deux, Catherine et moi, avec philosophie, une extraordinaire entrecôte découpée par Jean Lescure à Cabris, les heures de la journée qui toutes, grâce à elle, m’ont fait comprendre ce que signifie le mot « art de vivre », la terrasse de café à Grasse où nous nous rencontrâmes pour la première fois, le visage réjoui d’Anne parvenant, avec Paul, après une longue traque à m’asperger de son fusil à eau, et l’adorable état dans lequel l’ensorceleuse Cyrène réduisit un jour l’une de mes pantoufles, une après-midi à Neuilly où nous bûmes tous les deux de la vodka. Oui, grâce à Catherine, je me souviens de mille choses merveilleuses. Catherine est comme Mnémosyne. Catherine est Mnémosyne.

Voilà pourquoi j’aime Catherine.

Éric



Élisabeth, Maria et
Catherine sur la plage
Saint-Clair, 1927.

Maria Van Rysselberghe¹

« NOTRE CATHERINE »

Saint-Clair, vendredi 15 janvier 1926

Dearest Bypeed,

[...]

Parlons plutôt de Catherine : je n'ai pas souvent été aussi longtemps avec elle, car de *La Bastide* où je suis restée quinze jours, je l'ai ramenée avec Beth à Saint-Clair, où elles sont encore jusqu'aux premiers jours de février ; durant cette période, elle a déjà traversé plusieurs phases différentes qui ne se contredisent pas, mais viennent au jour, successivement. Pour l'instant, la dominante, c'est de résister à la volonté d'autrui – dans cette voie, elle va inlassablement aussi loin qu'elle peut, puis quand elle sent qu'il n'y a rien à faire, brusquement, elle se désintéresse de ce qu'elle voulait et regarde ailleurs. Ça donne des rapports un peu tiraillés mais sans scènes. Quand on est obligé de sévir : tape sur la main, non pour la forme, mais pour qu'elle le sente, elle est très mortifiée mais ravale ses larmes. De même quand on la met à la porte. Après un certain silence, on entend une petite voix qui dit : « voilà, voilà, voilà, c'est tout fini ». Vous voyez, pas boudeuse du tout, ni sournoise non plus. Elle n'est jamais vacante, traînassante, à court de désirs. Au fond elle est exténuante, notre Catherine, surtout ici, où les circonstances ne s'arrangent pas pour qu'elle soit beaucoup seule comme à *La Bastide*. Par ailleurs, elle est très facile, le saugrenu, la sottise étant exclus de ses discours et de ses agissements – très adaptable à toutes les manœuvres de la vie et aussi à l'imprévu. Elle a toujours la même passion pour les images et j'aime qu'en feuilletant un livre, elle veuille souvent retourner en arrière pour mieux regarder. Elle a un désir de précision dans le langage poussé jusqu'au comique ! Je l'ai vue s'arrêter dans une crise de sanglots pour rectifier un adjectif – elle s'essaye aux nuances avec une difficulté contre laquelle elle se débat ; par exemple, elle fait une différence entre trouver, voir, rencontrer une chose sur la route, et ne passe pas outre sans tenter de s'expliquer.

Mais la joie, *dear Bypeed*, c'est sa parfaite santé. Elle semble avoir un tempérament si propre, si fluide, être si parfaitement bien dans sa peau. Elle a un teint charmant, le

1. Extrait d'une lettre inédite de la Petite Dame à André Gide. © Fondation Catherine Gide.

cheveu un peu pauvre, mais luisant et des yeux qu'on n'oublie pas. Beth la conduit très bien, il me semble, mieux que moi, dont la patience n'égale pas toujours la fermeté et qui ai une tendance à trop de paroles. On essaye d'être sans faiblesses, du moins, on le croit, et à tous les tournants on pense à vous. Les rapports avec Théo sont devenus tout à fait... normaux et plus rien n'est pénible dans l'atmosphère, quand elle est à Saint-Clair.

[...]

La Petite Dame



Catherine Gide et Syrah
à Cabris, été 2005.

Autour de Catherine Gide

BIBLIOGRAPHIE

André GIDE, *La Symphonie pastorale*, illustré de vingt-cinq aquarelles originales par Jean Pierre Rémon, avant-propos de Jean Cocteau, lettre de Catherine Gide, Paris, R. Léger, 1962, 164 p.

Élisabeth VAN RYSELBERGHE, *Lettres à la Petite Dame : un petit à la campagne, juin 1924-décembre 1926*, textes choisis et présentés par Catherine Gide, Paris, Gallimard, «Les Cahiers de la NRF», 2000, 193 p.

Raphaël DUPOUY, Joëlle FAVIÈRE, Michel FLAYEUX [et al.], *André Gide, homme solitaire*, avant-propos de Catherine Gide, Le Lavandou, Réseau Lalan, «Le Regard de la mémoire», 2001, 155 p.

«Lettres à Marcel Drouin (1895-1925)», éditées par Catherine Gide, dans *La Nouvelle Revue française*, n^{os} 560-561, janvier et avril 2002.

André GIDE, *Le Ramier*, avant-propos de Catherine Gide, préface de Jean-Claude Perrier, postface de David H. Walker, Paris, Gallimard, 2002, 69 p.

Catherine GIDE, Raphaël DUPOUY, Jean-Paul MONERY, Peter SCHNYDER, *Théo Van Rysselberghe intime*, catalogue d'exposition, Le Lavandou, Réseau Lalan, 2005, 103 p.

Maria VAN RYSELBERGHE, *L'Enfant Catherine*, Paris, Gallimard, 2006, 49 p., édition h.c. Repris dans *La Nouvelle Revue française*, n^o 580, janvier 2007, p. 108-130.

Catherine GIDE, *Entretiens 2002-2003*, Paris, Gallimard, «Les Cahiers de la NRF», 2009, 154 p.

Martine SAGAERT, «À la croisée des chemins Gide – Van Rysselberghe : Catherine, la petite varoise», dans *Balade dans le Var*, Paris, Éditions Alexandrine, «Sur les pas des écrivains», 2010, 304 p.

Jean-Pierre PRÉVOST, Catherine GIDE, *André Gide. Un album de famille*, Paris, Gallimard et Fondation Catherine Gide, 2010, 185 p., accompagné du DVD du film de Jean-Pierre Prévost *André Gide, un petit air de famille*.

Pierre MASSON, « Catherine Gide », dans P. M. et Jean-Michel Wittmann (dirs), *Dictionnaire Gide*, Paris, Classiques Garnier, « Dictionnaires et Synthèses », 2012, p. 166.

Jean-Claude PERRIER, « Où le narrateur retrouve André Gide, son premier gourou, sur un quai de gare en Suisse », dans J.-C. P., *Le Voyageur de papier, roman vrai*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2012, p. 193-213.



Catherine Gide à Cabris, 2010
(photo : Peter Schnyder).

Peter SCHNYDER		Gerhard HUBER	69
LA VOIX DE CATHERINE	7	Robert KOPP	69
David et Maud		Justine LEGRAND	71
CATHERINE GIDE		Frank LESTRINGANT	71
« SAUVAGE ET SOCIABLE »	11	Félix et Théodora DE MAREZ OYENS	77
Textes de la famille		Bruno MARTI	78
« MAMIE »	27	Éric MARTY	79
Isabelle BOWDEN	28	Pierre MASSON	82
Dominique ISELI	30	Monique MATHIEU-FRÉNAUD	83
Sophie LAMBERT	34	Cornel MEDER	84
Éloïse BOWDEN	35	Évelyne NERSON-MÉRON	85
Garth BOWDEN	35	Claire PAULHAN	90
Textes des amis		Jean-Claude PERRIER	90
TÉMOIGNAGES	37	Martine PEYROCHE D'ARNAUD	91
Christine BARADUC-FALLOT	38	Patrick POLLARD	91
Madeleine et Simon BERTAUD	39	Catherine PORTER	92
Peter André et Élisabeth BLOCH	41	Charlotte POUPON	
Jane BLOCK	42	et Thérèse RABILLER	93
Mayotte et Jean BOLLACK	42	Jean-Louis PRESSET	95
Anne BOURJADE	43	Jean-Pierre PRÉVOST	95
Brigitte CHIMIER	45	Christelle QUILLET	97
Jean CLAUDE	48	Jean-Claude RAGOT	97
Daniel COHEN	48	Martine SAGAERT	98
Michel DROUIN	50	Markus SALVETTI	98
Raphaël DUPOUY	53	André et Daniela SCHNYDER-SERRA	99
Philippe et Viviane ERNY	54	Juliette SOLVÈS	99
Hanspeter et Christine FINKBEINER	55	Nicole TAMBURINI	100
Anne FRENZEL-PHILIPPE	56	Pierre THILLOY	
Mechthilde FUHRER	57	et Greta KOMUR-THILLOY	100
Christian GARDAIR	59	David H. WALKER	101
Yvon GIRARD	59	Éric MARTY	
Éva et Bernhard GORGÉ	59	POURQUOI	
Walter GORGÉ	61	J'AIME CATHERINE	103
Alain GOULET	63	Maria VAN RYSSELBERGHE	
Pontus et Élisabeth GRATE	68	« NOTRE CATHERINE »	107
Odile GUILLERMET	68	Autour de Catherine Gide	
		BIBLIOGRAPHIE	109

Troisième et quatrième de couverture :
photographie et texte extraits d'*André Gide*.
Un album de famille, Paris, Gallimard et Fondation
Catherine Gide, 2010. Photographie : « La baie de
Saint-Clair avec l'île de la Fourmigue toute proche ».

Toutes les photographies sans mention particulière
proviennent d'une collection privée. Tous droits
réservés aux auteurs non identifiés.

Police Quicksand © Andrew Paglinawan, 2011.

Imprimeur :
Caractère, 57, montée Saint-Menet, 13 011 Marseille

Achevé d'imprimer : juin 2013

Dépôt légal : juin 2013

ISBN : 978-3-033-04049-6



« À cette époque, les plages étaient désertes.
Ma mère me laissait souvent et parfois nageait
d'une traite jusqu'au rocher de la Fourmigue
fort éloigné de la côte. Une fois dans l'eau,
j'étais parfois entourée, à différents niveaux,
d'hippocampes se déplaçant par saccades
comme s'ils jouaient autour de moi. »

Catherine Gide

